FRC 1. 8900

8960

Case
FRC
11276

LE CALENDRIER RÈPUBLICAIN,

POËME EN DEUX CHANTS,

SUIVI

De trente-six Hymnes civiques pour les trente-six Décadis de l'année.

PAR CUBIERES, CITOYEN FRANÇAIS.

TROISIÈME ÉDITION.

Prix 2 francs.

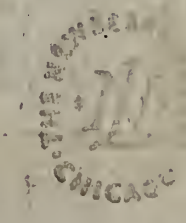
A PARIS,

Chez { J. G. MÉRIGOT, Libraire, quai des Augustins, n°. 38.
{ LEVACHER, Libraire, rue du Heurpoix, n°. 12.

AN SEPTIÈME.

AVIS DES ÉDITEURS.

Ce Poëme a paru pour la première fois en l'an quatre de la République; les journalistes d'alors en dirent beaucoup de mal, et tandis qu'ils en parloient avec assez d'amertume, on le traduisoit dans la république Cisalpine avec beaucoup de fidélité en vers italiens: l'auteur le donna en l'an sept avec la traduction italienne à côté du texte. Comme cette seconde édition fut bientôt épuisée, il en redonne une troisième avec un chant nouveau. Si elle a le sort de la seconde, il en donnera une quatrième avec la traduction en vers italiens des deux chants que l'on va lire.



LETTRE

DU

CITOYEN LALANDE

L'ASTRONOME,

AU CITOYEN CUBIERES.

Vous savez, mon cher citoyen et frère, que ce fut moi principalement que le comité d'instruction publique de la Convention consulta, lorsqu'il fut question d'établir un nouveau Calendrier à la place du Calendrier grégorien. Ainsi, en lisant votre poëme, je l'ai regardé, en quelque sorte, comme un de mes enfans; j'ai été charmé de voir la facilité de votre style, et cette gracieuse familiarité que l'on aime dans vos ouvrages. J'ai sur-tout

remarqué le passage où vous caractérisez chaque mois par un vers :

Germinal me verra caresser ma Lisette,
Floréal de bouquets orner sa colerette,
Prairial, etc ...

C'est un tour de force que d'avoir mis, en quelque sorte, tout le Calendrier en douze vers, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup d'exemples dans nos poëtes modernes. Si j'avois l'honneur d'être poëte, je vous en dirois davantage sur cet article.

Le député Romme fit un rapport bien sec sur le nouveau Calendrier. Fabre-d'Eglantine en fit un agréable et fleuri. Votre poëme est à mes yeux un troisième rapport qui intéressera plus que les deux autres ; et quoique Fabre-d'Eglantine fût bon poëte, je doute qu'il eût fait d'aussi bons vers que les vôtres en traitant un sujet aussi méthodique et aussi froid.

Comme père du Calendrier, je dois m'y intéresser sans doute; j'ai déjà demandé une règle d'intercallation que Romme y avoit oubliée. Le peuple trouve que les décadis, ou jours de repos, sont trop éloignés les uns des autres. Les gens de la campagne ne peuvent guère travailler dix jours de suite, leurs travaux sont trop pénibles. Peut-être faudroit-il que le quintidi fût aussi un jour de repos, et que le Corps législatif ou le Directoire ordonnassent de le fêter; Il n'y auroit pas plus de fêtes que dans l'ancien Calendrier.

Vous avez bien mérité de vos concitoyens et même de l'astronomie, en traitant d'une manière si agréable, un sujet qui paroît d'abord si sérieux, et vous avez mis à la portée de tout le monde ce qui n'étoit à la portée que des savans. Le Directoire a cherché à faire respecter le Calendrier républicain par son arrêté du 14 germinal dernier, et vous avez

cherché à le faire aimer. Je ne doute pas que vous n'arriviez l'un et l'autre au même but, quoique par des routes très-différentes.

Salut et fraternité,

Signé, LALANDE.

PRÉFACE.

L'EXISTENCE de la République tient en partie à l'existence du Calendrier ; c'est une vérité qu'aucun républicain français ne contestera sans doute. Quel a été et quel est encore l'ennemi le plus redoutable de la République ? le fanatisme : et quel contre-poison le fanatisme a-t-il le plus à redouter ? le Calendrier.

Le fanatisme s'est opposé constamment aux progrès de la révolution, à toutes les époques de cette révolution naissante : et sur tous les points de la République ; c'est presque toujours pour les prêtres ou par les prêtres que l'on s'est battu en France depuis qu'on y parle de liberté et d'égalité, et depuis que le peuple paroît vouloir l'un et l'autre. Tout le sang qui inonde les champs de la Vendée, de la Suisse, de l'Italie, de l'Allemagne, n'y a coulé que par les prêtres ; et cet exemple, le plus effrayant de tous, me dispense d'en citer d'autres. Ce n'est point des prêtres constitutionnels que je veux parler, quand je dis en général les prêtres ; mon dessein n'est pas d'imiter les tyrans, qui confondent les innocens avec les coupables pour mieux

satisfaire leurs vengeances : je n'ai point de vengeance à exercer, dieu merci, et je ne connois d'ennemis que les ennemis de ma patrie.

Quoi qu'il en soit, le Calendrier républicain est un des moyens les plus sûrs que l'on ait employés pour combattre le fanatisme : les productions de l'agriculture, les animaux utiles, les instrumens aratoires qu'on a mis à la place des saints, portent un coup terrible à ces derniers : la suppression des fêtes de l'église romaine ne leur laisse que peu d'espoir de refleurir parmi nous : le pape, enfin, a dû voir son règne tomber du moment qu'on a décrété l'ère nouvelle. Pourquoi faut-il que ces réformes heureuses, loin d'être adoptées par tout le monde, soient devenues l'objet de la critique non-seulement des sots, qui sont le plus grand nombre, mais même de quelques bons esprits ?

Oú trouver un Calendrier dont le but soit plus utile et la nomenclature plus harmonieuse ? l'agriculture est de tous les arts le plus nécessaire à un peuple libre, et le Calendrier y ramène à chaque instant le Peuple Français ; il ne lui faut pas de longues études pour apprendre à

connoître les métaux (1), les noms des plantes dont il use tous les jours, des légumes qu'il mange tous les jours à sa table; avec un almanach de dix centimes il devient physicien, botaniste et minéralogiste. Est-il, en un mot, dans la langue française, des noms plus harmonieux que ceux des mois du nouveau Calendrier? chacun de ces noms est un talisman qui présente à l'esprit tout-à-la-fois trois idées bien distinctes, le genre de saison où l'on est, sa température, et les présens que fait la nature à l'époque dudit mois. Ne diroit-on pas que les meilleurs poëtes de l'antiquité ont tenu conseil pour les inventer? que le majestueux Homère a proposé *Messidor*, *Thermidor*, *Fructidor*? Virgile, qui a si bien peint le printemps, *Germinal*, *Floréal*, *Prairial*, et ainsi des autres? ces noms, qui offrent à l'esprit l'idée riante des moissons, de la renaissance des fleurs, de la coupe des prairies, ne sont-ils pas mille fois plus agréables que les noms insignifians et stériles de septembre, octobre, novembre, décembre, etc.?... Ces derniers, au surplus, ne pouvoient

(1) Les auteurs du Calendrier ont rangé dans le cours de nivôse les substances du règne animal et minéral.

entrer qu'avec peine dans la poésie, le bon goût les en bannissoit, et ce n'étoit qu'avec beaucoup d'art qu'on pouvoit les y introduire. La poésie, au contraire, semble appeler leurs rivaux; elle semble attendre d'eux une nouvelle gloire, et les Muses ont tressailli sur leur trépied d'or, lorsqu'un poëte audacieux en a enrichi pour la première fois la langue française. Tout enfin me semble militer en faveur du Calendrier républicain, la philosophie, la poésie, et sur-tout l'amour du pays. Animé de ces trois passions, ou, si l'on veut, adorateur de ces trois divinités, j'ai chanté le Calendrier à ma manière; c'est-à-dire, que j'ai osé détailler ses beautés dans un de ces poëmes familiers, tels qu'il en échappoit quelquefois à la muse octogénaire de Voltaire, dans un de ces poëmes négligés qui ne dédaignent point les grandes images, mais qui ne font aucun effort pour les aller chercher, et qui, semblables à l'indolent berger, ne parent le corset de leur bergère que des fleurs qui leur tombent sous la main.

Cette manière est la mienne depuis long-tems; c'est dans ce genre que j'ai écrit *les Rivaux au Cardinalat*, poëme en

quatre chants ; les cinq poëmes intitulés *les Etats-généraux du Parnasse, de l'Église, de Cythère, de l'Europe* et *de l'Olympe*, et une foule d'autres poëmes dirigés contre le pape, et que la cour de Rome a fait brûler, tandis qu'on les traduisoit dans presque toutes les autres cours de l'Europe ; et si je l'ai adoptée pour le Calendrier républicain, c'est que je l'ai crue, plus que tout autre, à la portée du peuple. Pourquoi, dira-t-on peut-être, imiter Voltaire dans sa vieillesse ? ne vaudroit-il pas mieux choisir l'époque la plus brillante de son talent? celle où dans la Henriade, par exemple, il peignoit la sombre politique préparant des foudres dans le sombre vatican, celle où il armoit le terrible Mahomet des poisons du fanatisme, etc....? Hélas ! répondrai-je, qui peut atteindre â ce faîte de gloire et de splendeur poétique ? c'est bien assez que la maturité de mon talent ait quelque ressemblance avec la décrépitude de celui de ce grand homme, et qu'on puisse dire que ma virilité ne fut pas indigne d'être comparée avec sa seconde enfance.

Revenons au Calendrier, dont je n'aurois pas dû m'éloigner si long-tems. On

a fait contre lui quelques objections auxquelles je crois que c'est ici le lieu de répondre..... Mercier, entre autres, a été un de ses antagonistes les plus redoutables (1): le philosophe Mercier, attaquer l'ouvrage de la philosophie! .... Il est depuis long-tems mon ami; jetons le voile sur la nudité d'un patriarche de la raison et des lettres.

D'autres ont dit que la division de l'année et des mois du nouveau Calendrier détruisoit tous les rapports qui doivent exister entre notre nation et celles de l'Europe; Qu'elle jetoit même de l'embarras dans les relations commerciales entre les républicains français: que dans plusieurs départemens enfin, on ne vouloit point le suivre. Que répondre à tout cela? ce que répondit la Réveillère-Lépaux, le 10 thermidor de l'an 3, à un pétitionnaire qui vint à la barre de la Convention faire une sortie contre le Calendrier.

« Plus on examinera, dit-il, (2) le nou-

(1) Voyez je ne sais plus quel journal rédigé par Mercier: un journal de plus ou de moins n'ajoute rien à sa renommée.

(2) Ce discours de la Réveillère-Lépaux est extrait des journaux du temps; je n'y ai rien ajouté, ni rien retranché.

veau Calendrier, plus on en sentira les avantages. Certes, je ne suis pas payé pour aimer ceux qui l'ont fait; mais ici il s'agit de la chose et non des hommes, et il n'y a que des ignorans ou des aristocrates qui puissent déclamer contre cette institution, qui, toute nouvelle qu'elle est, et faite par des hommes peu estimables, n'en est pas moins de la plus grande utilité. Outre la beauté des dénominations, la division de l'année est faite d'après les époques fixées par la nature, les équinoxes et les solstices; les noms donnés au jour rappellent le quantième du mois, par la plus ingénieuse analogie, et présentent à la mémoire des pauses heureuses tout en lui donnant de nouvelles idées. Je demande l'ordre du jour. »

L'ordre du jour fut adopté par la Convention nationale, d'après le discours de la Réveillère-Lépaux : je ferois bien de l'adopter moi-même. Pourquoi ne pas répondre cependant, lorsqu'on a de bonnes raisons à donner ?

Les ennemis du nouveau Calendrier disent que dans plusieurs départemens on ne veut point le suivre. Les départemens! qu'importe ? qu'on l'observe exactement à Paris, et les communes des départe-

mens ne tarderont pas à imiter cette commune. C'est Paris qui, avant la révolution, donnoit le ton à tout le royaume ; c'est encore Paris qui donne le ton à toute la République ; c'est Paris qui le donnera toujours. Le Calendrier républicain d'ailleurs, est déjà adopté par les Républiques Cisalpine, (1) Batave et Helvétique, et quelques départemens français oseroient se montrer rebelles à la voix de cette heureuse institution ! s'il en étoit ainsi, point de violence, ce n'est jamais par elle qu'il faut régner sur les esprits ; employons l'arme de la persuasion, employons celle du ridicule ; et si ces deux armes ne suffisent pas, laissons faire le tems, ce grand maître des événemens et des hommes. Les vérités chassées de France et accueillies en d'autres pays, reflueront en France de ces pays mêmes, et finiront par acquérir d'autant plus de force, qu'on y aura moins senti leur utilité.

Le nouveau Calendrier jette de l'embarras dans les relations commerciales entre les républicains français. Oui, si l'on ne veut pas changer les jours de foires et de marchés, si l'on ne veut pas dater

(1) Il vient aussi d'être adopté par la République romaine. Les tribunaux ont tenu à Rome leur séance le jour de pâques.

les lettres-de-change et autres effets de commerce d'après l'ère nouvelle. Mais que les commissaires du directoire fassent avec beauconp de douceur observer l'arrêté du directoire du 14 germinal an VI ; qu'armés de l'éloquence républicaine et non de la verge des commandemens, ils fassent entendre au peuple qu'il est de son intérêt de ne plus chommer les fêtes anciennes, de ne plus fêter le dimanches, et qu'ils fassent correspondre sans déchirement quelconque les jours de marchés d'autrefois avec les jours d'à-présent: ces jours seront toujours les mêmes, quoiqu'ils aient changé de nom. Le soleil se levera comme à son ordinaire, la lune aussi. L'étoile du matin précédera l'aurore comme si de rien n'étoit. L'aurore elle-même ne sera ni moins belle, ni moins radieuse; et le jardinier vendant ses légumes avec le même succès, n'en bénira pas moins peu-à-peu l'auteur de la nature et les auteurs du Calendrier. Le Calendrier nouveau a causé de grandes rumeurs dans la Belgique relativement aux jours de marchés; le commissaire (1) Rudler a tout appaisé par sa sagesse : que

(1) Je ne connois point ce Rudler, mais il me semble qu'il a montré beaucoup de philosophie ; la plupart de ses collègues ne lui ressemblent pas.

les autres commissaires le prennent pour modèle, et tout ira comme il doit aller.

Il détruit tous les rapports entre notre nation et les autres nations de l'Europe. Est-ce de bonne-foi que l'on fait cette objection? les Russes, les Turcs, les Chinois ont un calendrier différent du nôtre; sommes-nous moins bons amis des Turcs et des Chinois, sommes-nous moins unis avec eux par les liens du commerce et de la fraternité? et si les Russes ne nous aiment pas en ce moment, est-ce la faute du Calendrier, ou celle des circonstances?

Et les nations de l'antiquité n'avoient-elles pas aussi des calendriers différens, qui ne les empêchoient ni de s'aimer, ni de commercer ensemble? quelques peuples ont fait autrefois leur année d'un mois, d'autres de quatre, d'autres de six, d'autres de dix, d'autres enfin de douze. Il y en a eu qui ont divisé l'année en deux parties, l'été et l'hiver. Il y en a eu qui ont commencé l'année en automne, d'autres au printemps; les mois de ceux-ci étoient lunaires, les mois de ceux-là étoient solaires. Les jours mêmes ont commencé diversement; c'est au soir qu'ils apparoissoient pour les uns, à midi qu'ils naissoient

naissoient pour les autres, à minuit même. Ici des heures égales traînoient méthodiquement le char du soleil ; là des heures inégales bondissoient autour de lui ; plus loin l'année étoit vague, plus près elle étoit fixe : il n'y avoit de concordance ni dans les ans, ni dans les mois, ni dans les semaines, ni dans les jours, ni dans les heures.

Les Athéniens commençoient leur année à la nouvelle lune d'après le solstice d'été, et ils la partageoient en douze mois qui avoient alternativement les uns trente jours et les autres vingt-neuf; ceux-ci étoient appelés les mois creux, et les autres les mois pleins. Le mois hécatombéon, qui étoit le premier, avoit trente jours, le mois métagitnion, qui étoit le second, en avoit vingt-neuf, et ainsi des autres.

Les Chaldéens avoient deux périodes appelées Sares, toutes deux composées de mois lunaires, dont l'un servoit à l'usage civil, et l'autre n'étoit employé que par les astronomes. Suidas entre dans de longs détails sur celui de l'usage civil ; il nous apprend que c'étoit une période de dix-huit ans lunaires intercallés et dont six étoient de treize lunes. Les

Babyloniens avoient adopté ces périodes. *voyez Suidas.*

Les Cappadociens avoient une année qui leur étoit propre, et qui différoit absolument de l'année solaire des Romains, ainsi que de l'année luni-solaire des Grecs de l'Asie mineure et de la Syrie, soit pour la grandeur, soit pour les noms des mois, pour leur durée et pour le lieu de l'année solaire auquel ils répondoient. Cette année cappadocienne étoit composée de deux mois de trente jours chacun, auxquels on ajoutoit cinq épagomènes ou jours complémentaires; elle étoit semblable à la nôtre. Voyez, si vous voulez la connoître davantage, les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome, 29, page 27 et suiv.

Les Chinois dès le tems d'Yao, c'est-à-dire plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, avoient deux années toutes différentes, une année civique qui étoit lunaire, et une année astronomique qui étoit solaire, et qui servoit à régler l'année civile. Cette année civile, composée de douze lunes, étoit plus courte que l'année solaire. Les Chinois suivent aujourd'hui une autre méthode.

Enfin l'année civile de Cizique étoit composée de mois ioniens, athéniens, macédoniens, et de quelques autres.

Je ne parlerai point des Hébreux qui avoient des années de quatre espèces, de l'année macédonienne, de l'année persanne, etc..... qui toutes différoient entre elles : les bornes de cette préface ne me permettent pas de trop m'étendre sur cette matière. Je ne ferai qu'une question à ceux qui disent que notre Calendrier peut altérer nos relations avec les autres nations de l'Europe.

Les peuples d'autrefois qui n'avoient point le même calendrier, ont-ils cessé de commercer ensemble ? ont-ils passé des années à se battre pour la dénomination des mois? ont-ils employé leurs heures à diviser les semaines en sept, huit, ou dix jours ? et le nourous ou premier jour de l'année, a-t-il été pour eux une pierre d'achoppement ou une pomme de discorde ? Non, non, c'est toujours l'ambition des rois qui a mis la discorde parmi les peuples ; les fautes des rois ont fait couler bien plus de sang que les fautes des astronomes ; et j'aime bien mieux le paisible Copernic, que l'impétueux Alexandre.

Mais, disent les partisans du calendrier grégorien, la division de l'année par semaines vient des planètes ; elles étoient sept, dont on a appliqué les noms aux jours, et cette division est plus naturelle que tout autre ; elle est d'ailleurs consacrée par l'usage, et tout ce qui a vieilli doit être respecté. Beau raisonnement ! la vérité doit être repoussée dès qu'elle est nouvelle, voilà ce qu'il signifie. Je pourrois d'abord répondre que notre calendrier républicain est beaucoup plus ancien que celui du pape Grégoire, puisqu'il est calqué presqu'entièrement sur celui des Cappadociens, puisqu'il est en partie renouvelé des Grecs, qui, ainsi que nous, divisoient les jours par décades. J'aime mieux leur répondre d'une autre manière.

Ils disent que les sept jours de la semaine tirent leur origine des sept planètes : les astronomes l'ont prétendu, parce que, semblables à un certain curé qui voyoit des clochers dans la lune, ils ne voyoient par-tout que des planètes ; cette tradition d'ailleurs nous vient des Chaldéens, qui presque tous étoient astronomes. Mais l'abbé Roussier, qui étoit grand musicien, a composé un savant mémoire pour prouver que les sept jours

de la semaine dérivoient des sept tons de la musique, et il le prouve presque par des calculs très-ingénieux, et des analogies très-vraisemblables. Dion Cassius avoit déjà dit que les jours de la semaine forment entre eux une consonnance de quatre ; et ne sait-on pas que d'autres faiseurs de système ont prétendu que l'on avoit divisé le jour en vingt-quatre heures, parce que le cynocéphale (1) urinoit et crioit vingt-quatre fois par jour ?

Si les Chaldéens et un abbé donnent aux jours de la semaine l'origine que bon leur semble, pourquoi ne jouirions-nous pas du même privilège ? pourquoi ne puiserions-nous pas l'idée de notre Calendrier chez les Cappadociens, qui en savoient bien autant que les Chaldéens et les abbés ? ce sont les phases de la lune qui ont donné aux différens peuples l'idée de la semaine ; ne peut-on s'en écarter depuis que la théorie de la lune a été perfectionnée par les plus habiles astronomes et compter par dix au lieu de compter par sept ? si compter par dix est plus facile, et s'il est vrai qu'il n'est personne qui ne porte son barrême avec soi, c'est-

(1) Le cynocéphale était un animal à tête de chien, que les Egyptiens révéroient comme un dieu.

à-dire ses deux mains composées chacune de cinq doigts, il me semble que cette idée vaut bien celle des sept planètes, celle des sept notes de musique, et celle sur-tout d'un vilain dieu à tête de chien, qui urine et qui crie sans cesse.

Il faut être juste cependant ; notre Calendrier n'est pas sans quelques défauts et je vais les dire, non pour en dégoûter ceux qui l'aiment, mais pour justifier les éloges que je viens d'en faire ; ces éloges doivent être plus accueillis à la faveur d'un peu de critique. On se plaint en général, et sur-tout dans les départemens, qu'il y a trop de distance entre les décadis qui sont les jours de repos. Lalande l'a dit dans la lettre qu'il m'a adressée à la tête de cette préface ; mais Lalande applique à l'instant le baume sur la blessure. Qu'on fasse du quintidi un jour de repos, ajoute-t-il, et tout le monde sera content, il n'y aura pas plus de fêtes dans le nouveau Calendrier, qu'il n'y en avoit dans l'ancien. Lalande doit l'avoir calculé, puisqu'il l'assure ; ce n'est jamais que les preuves à la main qu'un aussi grand astronome porte son jugement sur une matière quelconque : législateurs, faites attention à la proposition de Lalande.

Un défaut du Calendrier plus difficile à corriger, est celui-ci. Lorsqu'il nous indique l'hiver pour notre climat, c'est l'été qui règne dans un autre ; lorsqu'il nous dit de moissonner, peut-être ailleurs on fait la vendange ; il ne peut guère nous servir qu'aux lieux où nous habitons, il n'accuse pas même la vérité pour tous les départemens de la République ; n'est-il pas certain en effet que la température du climat de Marseille est bien différente de celle de Paris ? qu'à Paris il fait grand froid au mois de pluviôse, et que ce mois voit éclore des fleurs dans les champs fortunés du Midi ? et s'il est des antipodes, comme on ne peut plus en douter, n'est-il pas certain que notre Calendrier ne peut absolument point servir aux peuples qui habitent des contrées diamétralement opposées aux nôtres ; qu'ainsi il n'est point assez universel, et qu'il n'embrasse point le monde entier comme il auroit dû le faire, et comme un jour peut-être notre République l'embrassera? quoiqu'il en soit de cette objection, à laquelle il n'est pas impossible de répondre, voici une division de l'année plus universelle, et qu'on auroit peut-être bien fait ou mal fait d'adopter, car à quoi ne trouve-t-on pas le pour et le contre ?

Par-tout l'homme naît, par-tout il meurt, par-tout il a quatre âges, l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse. Peut-être que si on avoit établi quatre trimestres pour ces quatre âges; peut-être que si on eût fait correspondre la jeunesse de l'homme avec celle de l'année, l'adolescence de l'un avec celle de l'autre, et ainsi de suite, et qu'on eût donné aux douze mois les noms des vertus nécessaires à l'homme pour vivre heureux avec ses semblables, peut-être, dis-je, le Calendrier français eût-il été adopté à la longue par un plus grand nombre de peuples, peut-être fût-il devenu celui des quatre parties du monde.

J'ai déjà parlé de la nomenclature des mois; je l'ai trouvée admirable pour l'harmonie et les consonnances, et je ne change point d'avis: ce qu'il y a sur-tout de précieux, ce sont les terminaisons en *ôse*, en *al*, en *or*, etc. On peut dire: le trimestre en *or*, en *al*, en *ôse*, ce qui simplifie et précise singulièrement les quatre parties de l'année. Il me semble cependant que *pluviôse* dans le trimestre en *ôse* est un mot long, ce qui ne fait point image. Virgile a dit *Nimbosus orion*, et *nimbose* vaudroit peut-être mieux.

On ne pouvoit guère mieux choisir que germinal et floréal pour exprimer la saison des fleurs et celle des germes ; mais prairial n'est-il pas un peu prosaïque ? les mots qui nous arrivent immédiatement du grec, ne sont-ils pas plus sonores et plus poétiques que ceux qui nous viennent de notre langue ? et *viridal*, qui exprime si bien les couleurs favorites du printems, n'auroit-il pas mieux valu que prairial ? je laisse la question à décider à des gens plus habiles.

S'ils la décidoient cependant, j'ajouterois qu'ils s'y prennent un peu tard. Les noms des mois républicains sont consacrés par les grands événemens qui portent leurs dates : on n'oubliera jamais les journées du 9 thermidor, du 13 vendemiaire, du 18 fructidor. L'histoire va s'en emparer, et les transmettre à la postérité la plus reculée. Que dis-je ? notre langue même a cru devoir les naturaliser parmi nous : on dit les *fructidoriens*, les *vendémiaristes*, les *thermidoriens*, et la grammaire semble se réunir à l'histoire pour rendre ces noms immortels. Rien ne peut plus être changé à la forme, ni peut-être même au fond du Calendrier républicain ; on ne peut pas plus lui ôter

une qualification, qu'à Hercule sa massue.

Je pris à la tête de ce poëme, lorsqu'il parut pour la première fois, le titre de *Poëte de la Révolution*, titre fastueux dont quelques journalistes ne manquèrent pas de me faire un crime. Je le pris pour plusieurs raisons: 1°. Parce que je crois être le poëte qui depuis la révolution a le plus travaillé pour elle; je le prouve par la nomenclature nombreuse, et toutefois incomplète, de mes ouvrages patriotiques que j'ai mise à la tête de la première édition de ce poëme sur le Calendrier. 2°. Parce qu'ayant été oublié lors de la réaction par les distributeurs des récompenses nationales, cet oubli m'a donné le droit de me rappeler au souvenir de la Nation. 3°. Enfin parce que j'aime la révolution sans approuver ses excès; parce que je l'aime, non dans le mal qu'elle a pu faire, mais dans le bien qu'elle a fait, et qu'un amant se pare ordinairement des couleurs de sa maîtresse.

Mais vos collègues sont patriotes aussi; mais ainsi que vous ils ont écrit en faveur de la révolution. Eh bien! qu'ils prennent le même titre que moi. La plupart sont plus jeunes, ils ont plus de talent, et par conséquent plus de droits aux faveurs de l'immortelle; la plupart en ont été payés par des places lucratives, par des récompenses glorieuses; quelques-uns par des ambassades, d'autres par des pensions. Pourroient-ils être jaloux d'un homme qui ne demande rien, qui n'a encore obtenu que des charges honorables, mais non salariées (1); d'un homme à qui il ne reste pour tout fruit de ses travaux qu'une pauvreté noble, une santé chancelante et une vieillesse anticipée; d'un homme enfin qui trouve sa jouissance

(1) Au moment même où l'auteur écrit ces lignes, c'est-à-dire, le 20 messidor, an 6, il est officier municipal du onzième arrondissement de Paris et membre du jury d'instruction publique pour les écoles primaires, lesquelles deux places ne rapportent rien, et cependant il a perdu toute sa fortune par le décret du 9 vendémiaire dernier.

dans le plaisir pur d'avoir chanté la liberté pour elle-même, et sur-tout pour la faire aimer à ses concitoyens ?

Pourquoi, ajoutera-t-on, ne prenez-vous plus ce titre à la troisième édition de votre poëme ? parce qu'il est des vérités qu'il ne faut dire qu'une fois ; et d'autres qui ont besoin d'être souvent répétées.

LE

CALENDRIER RÉPUBLICAIN,

POËME

EN DEUX CHANTS.

LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN.

PREMIER CHANT.

Il faut, mes chers amis, qu'aujourd'hui je m'applique
A vous parler un peu d'instruction publique ;
Que ma muse, oubliant ses légères chansons,
Sur le calendrier vous donne des leçons....
Que dis-je ? Il faut plutôt que ma muse badine
De ce calendrier vous conte l'origine ;
Comment nos sénateurs firent de leur cerveau
Jaillir un beau matin un almanach nouveau,
Où septembre abjurant la règle surannée,
Voit ouvrir et fermer le cercle de l'année ;
Comment, au lieu de sept, les jours comptés par dix,
Sont enfin terminés par d'heureux décadis ;
Comment les fleurs, les fruits, là-haut ont pris la place
D'Antoine, de Bernard, d'Augustin et d'Ignace
Et comment sur le front des mois régénérés
Vont briller des saisons les signes révérés.

Pour un sot orgueilleux, qu'il soit en vers, en prose,
Un almanach n'est rien, ou du moins peu de chose ;
Un sot jamais ne pense, et voit tout en courant ;
Mais pour un sage, amis, rien n'est indifférent ;
Dans notre ère nouvelle, avec joie et surprise
Il voit, n'en doutez point, la chûte de l'église ;
De cette église absurde et cruelle à la fois,
Qui prêche la concorde et se bat pour les rois ;

Il la voit remplacer au temple de mémoire
L'almanach commandé par le pape (1) Grégoire ;
Et le pape Braschi, son dévot héritier,
Suivre, en tombant, les saints de son calendrier.
La superstition meurt avec ses idoles.

A quoi bon, direz-vous, tous ces discours frivoles?
Muse, aufait;-Aufait soit.-Vous, sans perdre de tems,
Ecoutez les débats des six représentans.

Le président se lève ; en ces mots il s'explique :
Citoyens, tous vos vœux sont pour la République,
Vous souhaitez sa force ainsi que sa grandeur,
Vous brûlez de la voir égaler en splendeur,
Cet astre merveilleux dont la nature entière
Reçoit en même temps la vie et la lumière.
Eh bien ! c'est la raison dont la douce clarté
Peut seule de son front relever la beauté ;
La raison de nos biens est la source féconde,
Et les sots préjugés font le malheur du monde.

Sous le poids accablant de leur joug ennemi
La Nation française a trop long-temps gémi ;
Elle a d'un bras d'airain frappé la tyrannie ;
Il faut que, pâlissant au flambeau du génie,

---

(1) Ce fut Grégoire XIII qui commanda à des mathématiciens, et entr'autres à Louis Lilio, la réforme du calendrier. Cette réforme, exécutée d'une manière heureuse, fut utile à beaucoup d'égards; mais elle propagea les erreurs du fanatisme, et je la considère seulement de ce côté. C'est contre le fanatisme que j'écris, plus que contre le calendrier grégorien.

L'erreur,

L'erreur, mère du crime et de tous les fléaux,
Coure au fond des enfers cacher ses noirs complots.
L'erreur, du peuple esclave obtenoit des hommages;
Le peuple est libre enfin, qu'il brise ses images;
Qu'il abatte sur-tout le colosse odieux
Qui s'arroge ici-bas la puissance des dieux;
Que du papisme impur il brise la tiare,
Et qu'il foule à ses pieds les terreurs du Ténare;
Que le cicle solaire et les indictions
Cessent de consacrer de plates fictions;
Que de son char dévot tombe l'ère vulgaire:
Elle nous trompoit tous, déclarons-lui la guerre.
Toi, Damon, sans te perdre en de vagues discours,
Charge-toi de l'année, et dirige son cours:
Qu'Ergaste, s'il le veut, alonge la semaine;
Des mois trop inégaux la marche est incertaine,
Enchaine-les, Valcour, sous le même niveau,
Avec les jours rangés dans un ordre nouveau.
Trop de saintes, de saints, choquent les yeux d'Alcandre,
De leur brillant séjour qu'il les fasse descendre;
Et qu'enfin Théophile en ce jour solennel,
Ne laisse dans les cieux régner que l'Eternel.

Dans vos travaux sur-tout, faits pour les derniers âges,
Perdez le souvenir des antiques usages;
Et des jours et des mois changez les noms vieillis,
Noms que le fanatisme avoit seul établis.
Le Tyrien datoit du moment qu'il fut libre;
Cet exemple suivi par le peuple du Tibre,
Des citoyens de Rome attestoit la fierté.
Il vint aussi le jour de notre liberté;

Que ce jour glorieux, enfant de la victoire,
Soit un phare allumé pour éclairer l'histoire;
Et que par vous rangé dans les faits éclatans,
Il serve de flambeau sur la route du temps.

DAMON répond alors : On sait que de l'année
La marche par Janus étoit déterminée :
Janus au double front enseignoit à mentir ;
Et quel peuple à ses loix voudroit s'assujettir ?
Le peuple suit le vrai, même quand il s'égare.

LE jour où succomba la royauté barbare,
Jour qui de nos tyrans abattit le dernier,
De l'an républicain doit être le premier :
Où finissent les rois, la liberté commence.

L'ASTRE brillant du jour entroit dans la balance,
Lorsque, par le sénat annoncée aux Français,
Naquit la République, et des plus beaux succès,
Au peuple qui l'adore offrit de doux présages.
Ainsi la Liberté, qui n'a point deux visages,
A vu le même jour son règne gracieux
S'établir sur la terre ainsi que dans les cieux.

OUI, tu dis vrai, Damon, s'écrie alors un membre;
Oui, l'an républicain doit éclore en septembre;
C'est donner aux tyrans une bonne leçon;
Et tout le comité l'approuve à l'unisson.

Les mois forment les ans; mais des mois peu fidèles
Aux loix de la méthode il faut changer les ailes;

Aux dépens de décembre alonger février,
Et mettre de niveau tout le calendrier.

Je m'en chargerai, moi, dit Valcour; et j'espère
Que vous l'approuverez en dépit du saint Père:
Le saint Père, jaloux de nos succès nouveaux,
Nous excommuniera pour prix de nos travaux:
Qu'importe? Eût-il le droit d'interrompre nos veilles,
Les excommuniés se portent à merveilles,
Et je n'ai jamais vu que, pour être damné,
Par Bouvart ou Tronchin on fût abandonné.
Le nombre décimal, à vos ordres docile,
Pour l'esprit le plus lent est d'un abord facile:
Par les doigts on le peint. Renouvelé trois fois,
Le nombre décimal composera le mois,
Et de l'année ainsi, liant les douze frères,
Fera cesser entre eux les intérêts contraires.
Il faut changer leurs noms, signes insidieux
D'un pouvoir chimérique émané des faux dieux;
Et mettant à profit l'utile agriculture,
Leur choisir des parrains dans la simple nature.
Vendémiaire aussi-tôt remplissant mes desseins,
Peindra par les accens les saisons des raisins;
Brumaire sur nos fronts étendra les nuages;
Frimaire glacera les humides rivages;
Nivôse, Pluviôse et Ventôse, à pas lents,
Viendront ouvrir des fleurs les jours doux et brillans,
Le sol gémit par eux sous la neige entassée;
Germinal les suivra pour peindre à la pensée
L'effort laborieux des germes créateurs,
D'où Floréal naîtra tout couronné de fleurs.

Prairial vous dira la coupe des prairies,
A vous dont l'ame en proie aux tendres rêveries,
Aimoit à parcourir leur champêtre gazon;
Vous les pleurez: voyez la brûlante saison
Que Messidor conduit sur ses rapides ailes,
Déposer à vos pieds des richesses plus belles;
Thermidor qui le suit entouré de roseaux,
Vous offrir un asyle au milieu de ses eaux;
Et Fructidor enfin, des mois le plus aimable,
Du luxe de Pomone enrichir votre table.

Que ces noms sont heureux! s'écrie avec transport
Un membre ami des champs, jeune et sensible encor:
Germinal me verra caresser ma Lisette,
Floréal de bouquets orner sa collerette,
Prairial la mener sur de rians gazons,
Messidor avec elle achever mes moissons,
Thermidor près des eaux détacher sa ceinture,
Fructidor lui servir la pêche la plus mûre,
Vendémiaire enivrer ses esprits amoureux,
Brumaire sous un voile abriter ses cheveux,
Frimaire au coin du feu la proclamer vestale,
Nivôse à sa blancheur offrir une rivale,
Pluviôse pour elle affronter les torrens,
Et Ventôse braver les sombres ouragans.

Ergaste a la parole: Aux jours hebdomadaires
Il oppose les jours appelés décadaires.
Le nombre sept, dit-il, par les ans consacré,
Fut aux bords de l'Indus, trop long-temps révéré;
Des superstitions il fut le grand mobile;
Le culte qu'on lui rend du sage émeut la bile:

Je ne puis y souscrire, et briser son autel,
C'est rendre au genre humain un service immortel;
Qu'au nombre décimal il cède enfin la place,
De nos fastes nouveaux que la raison l'efface;
Qu'à son aspect il fuie, et laissons les Hébreux
Rendre au jour du sabbat leurs hommages nombreux,
Hommages insensés, nés d'un esprit malade.
Transformons, en un mot, la semaine en décade.

Sur le projet nouveau Lalande (1) est consulté,
Lalande approuve tout : d'un honneur mérité,
La décade jouit, malgré la cour romaine,
Et de sa niche antique expulse la semaine.

Ergaste au même instant, donne aux jours inégaux,
Les noms simples et doux des nombres ordinaux;
A lundi, primidi rapidement succède,
Dix à sept, et l'erreur à la vérité cède.

La vérité, pourtant, a plus d'un ennemi;
Le fanatisme impur n'est dompté qu'à demi;
Sur le vieux almanach il étendoit ses ailes,
Et protégeoit des saints les fêtes solennelles:
Le peuple même, hélas! trop docile à sa voix,
Rendoit un culte impie à je ne sais quels rois
Arrivés d'Orient aux clartés d'une étoile :
Sur le front des humains pourquoi laisser le voile
Que la main de l'erreur avoit seule étendu?
Un Dieu, mes chers amis, ne peut être pendu.

---

(1) Le fameux astronome. Il a été consulté sur le calendrier républicain par le comité d'instruction publique.

Jésus fut tout amour ; et sa philanthropie
Ne s'accorda jamais avec la tyrannie ;
Il falloit décerner à ce tendre mortel
La couronne civique, et non pas un autel....
Mais il ressuscita, me direz-vous peut-être.
Un Dieu peut-il mourir ? un Dieu peut-il renaître ?
Non, puisque le mensonge est enfin abattu,
Il faut supprimer Pâque et fêter la Vertu.

La modeste vertu, compagne du génie,
Avec les grands talens est quelquefois unie:
Le génie à son tour doit être célébré ;
De lauriers et de fleurs que son front soit paré,
Et qu'au travail, sur-tout, le peuple rende hommage:
Un travail obstiné du pauvre est l'héritage.
Dans le sein de la terre il cache ses trésors ;
Peuple, pour les ravir redouble tes efforts.

L'opinion maligne, et pourtant nécessaire,
Fut nommée autrefois la reine du vulgaire.
Peuple, à son tribunal conduis tes magistrats ;
Qu'elle règle leur marche en redressant leurs pas :
Ton arme en tous les temps fut la plaisanterie ;
Sur l'ennemi des loix lance la raillerie :
Fais rougir l'ignorant, fais trembler le fripon ;
Mais il faut distinguer Socrate de Cléon.
Cléon des magistrats fut le plus infidèle ;
Socrate des vertus est l'éternel modèle.
Raille sans offenser, et, la ciguë en main,
Ne poursuis point un sage honneur du genre humain.

Au citoyen illustre il faut des récompenses ;
Les rois offrent de l'or, les papes des dispenses :
Peuple, le dernier jour cueille un peu de laurier,
Pose-le sur le front du valeureux guerrier ;
Du véritable éclat c'est toi qui l'environnes,
La palme du civisme éclipse les couronnes.

Ainsi parle Valcour ; Valcour est écouté,
Il est même applaudi. Le docte comité
Ajoute aux douze mois les jours complémentaires,
Jours de fêtes parés de guirlandes légères,
Qui du Sénat français préviennent les desseins.

On n'a point toutefois remplacé tous les saints,
Qui, près du Créateur, tels qu'une fourmillière,
Des superstitions font flotter la bannière.
Alcandre les dénonce, et s'exprime en ces mots :
Des superstitions naquirent tous les maux.
Vous le savez, amis : avec leurs patenôtres,
Les moines, les prélats, et même les apôtres,
Ont enchaîné le monde et peuplé de bandits
Le merveilleux séjour qu'ils nomment paradis,
Séjour aux fous ouvert et fermé pour les sages.
Des fleurs, des fruits, des bois et des gras pâturages,
Le nom à retenir est plus doux, plus aisé,
Que celui d'un brigand jadis canonisé.
Le baudet, le coursier rendent les champs fertiles,
Et j'aime mieux cent fois les animaux utiles,
Que tous ces fainéans confesseurs, confessés,
Qu'une pieuse main a sous verre enchassés,
Et dont les os pourris, transformés en reliques,
Ne peuvent qu'aggraver les misères publiques...

Un petit homme admis à ces légers débats,
Tartuffe, un peu fâché de voir les saints à bas,
Auprès des sénateurs se glisse avec souplesse,
Et dit avec l'accent d'une vive tristesse :
Des bienheureux ainsi profaner le grand nom!
Préférer un baudet au divin... Pourquoi non?
Répond le président ; Bernard et Dominique,
Tyrans en capuchon, rois à longue tunique,
Firent de leur pouvoir le plus funeste emploi ;
Un âne sans murmure obéit à la loi,
Et ces prétendus saints la violoient sans cesse ;
Ils absolvoient le riche et blâmoient la richesse,
Et de la liberté farouches ennemis,
Ordonnoient que le peuple aux tyrans fût soumis.

Il dit. Au même instant de la voûte azurée
Déménage des saints la famille éplorée,
Où saint Pierre agitoit les clefs du paradis,
S'élancent deux coursiers vigoureux et hardis ;
L'un écarte Joseph, l'autre poursuit Antoine,
Des palais étoilés tombent moine sur moine ;
La vigne se marie à son arbre chéri,
Dans la chaire où prêchoit Philippe de Neri.
Tout est bouleversé : la douce marjolaine
Fleurit où soupiroit la tendre Magdeleine ;
Le grand Thomas d'Aquin plus humble qu'un ciron,
Fuit et cède la place au large potiron ;
Louis le saint pâlit ; sur sa pourpre royale
Un jeune taureau monte, et fièrement s'étale ;
A la belle génisse il impose la loi.
Pour le roi qui fut saint, rempli d'un double effroi,

Le petit homme alors aborde Théophile.
Composant à la fois son visage et son style,
Souffrirez-vous, dit-il, que le grand Louis neuf
Soit dans le paradis remplacé par un bœuf?
Que dans un petit coin de votre ère nouvelle
Il reste au moins gravé?...Le bel honneur pour elle,
Réplique Théophile au rusé papelard;
Il faut un Dieu par-tout, et des rois nulle part.

LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN,

CHANT SECOND.

Quand l'Ère des Français, toute républicaine,
Malgré le vieux Braschi, malgré la cour romaine,
Eut obtenu l'aveu du divin Créateur,
Et qu'il eut d'un souris gratifié l'auteur,
Lorsque les plus grands saints, devenus des profanes,
Prêts à quitter des cieux les palais diaphanes,
Eurent cédé la place aux légumes, aux fleurs,
Aux nobles instrumens des champêtres labeurs;
A ces bons animaux qui traînent la charrue,
Et par qui des mortels la richesse est accrue,
On juge du courroux qui vint les enflammer,
Ainsi que les géans les saints veulent s'armer,
Détrôner l'Eternel, et dans la nuit profonde
Précipiter le Dieu qui d'un mot fit le monde.

Le grand François de Sale arrête ces transports;
Ce fameux saint, dit-on, par d'illustres efforts,
Aux loix de la raison et d'une vie austère (1),
Asservit, jeune encor, son fougueux caractère;
Il est sage, tranquille, ami de l'équité,
Son front majestueux peint la sérénité;

(1) Voyez l'histoire de S. François de Sales, par l'abbé Marsolier. Cet historien dit que François étoit né violent, enclin à la colère, et qu'il lui falloit de grands efforts pour se corriger.

Et parlant en ces mots d'une voix assurée,
Il calme les fureurs de la troupe sacrée.

Messieurs les saints, dit-il, mes très-chers compagnons,
Se voir du paradis chassés par des oignons,
Est un malheur, sans doute, un opprobre peut-être;
Mais ainsi l'a voulu notre souverain maître,
L'almanach du Saint-Père est tombé pour jamais,
Tout Paris y renonce, et les maudits Français,
S'arrogeant des vainqueurs le hardi privilège,
Nous ont même bannis de l'almanach de Liège;
De ces revers frappés, honteux de ces affronts,
Je vois en ce moment éclater sur vos fronts
L'impatient désir d'une prompte vengeance;
Amis, vivons toujours en bonne intelligence
Avec l'Être puissant qui créa les humains,
Comme un vase léger échappé de ses mains;
Son doigt peut nous briser, son souffle nous détruire,
Aux profanes d'en-bas n'apprêtons point à rire,
Et pour l'honneur enfin de notre sainteté,
Supportons le malheur avec tranquillité.

Gardez-vous toutefois de perdre l'espérance,
Vous pouvez faire à Dieu votre humble remontrance,
Sur l'esprit des mortels lui rappeler vos droits;
Il aime la justice, et peut-être à sa voix
Chacun de nous, vainqueur d'un almanach postiche
Et d'encens parfumé, rentrera dans sa niche.

L'Empirée à ces mots s'ébranle; l'Eternel
Voit aux pieds de son trône un concours solennel
De saintes et de saints qu'un même intérêt touche,
Qui tous se prosternant, la prière à la bouche,

Du paradis toujours veulent être habitans.
J'ai fait jusqu'à ce jour la pluie et le beau temps ;
Dit Geneviève en pleurs ; l'éclat qui m'environne
De la fière Lutèce annonce la patronne,
Et dix siècles m'ont vue obtenir un encens
Que refuse le peuple aux rois les plus puissans ;
Faudra-t-il désormais que seule, abandonnée,
Dans un réduit obscur je reste emprisonnée ?
Tandis que de Paris les nobles échevins
En pompe m'élevoient jusqu'aux honneurs divins?...
Suis-je plus fortuné, dit le grand Charlemagne,
Moi dont la renommée est la noble compagne !
Moi dont le nom fameux survit à mon trépas !...
Je n'entendrai donc plus ces professeurs (1) ingrats
Qui jadis m'honoroient de longs panégyriques
Du bruit de mes vertus remplir tous les portiques !
Moi qui fus roi, guerrier, saint et législateur,
Il faut que je renonce à leur encens flatteur !

Vous parlez de vertus! pour les âmes chrétiennes
Il est si consolant de célébrer les miennes !
Dans mes flancs, ô mon Dieu! moi qui vous ai porté,
On refuse de croire à ma virginité !
Dit la douce Marie en essuyant ses larmes,
Qui d'un nouvel éclat faisoient briller ses charmes,
Et le Français impie outrageant l'Eternel,
Me donne pour maîtresse à l'ange Gabriel.

Aux Petites-Maisons on m'offroit des hommages,
Dit le grand saint Germain (2), on y voit mes images

(1) On faisoit tous les ans au collège de Navarre le pompeux panégyrique de Charlemagne.

(2) Saint Germain étoit le patron des foux.

Sur tous les murs encor attirer les regards,
Je guérissois les foux pour moi remplis d'égards;
Mon règne est donc passé! Malheur inexprimable!
Si la raison fait peur, la folie est aimable.

Des boulangers alors s'avance (1) le patron;
Je règne seul, dit-il, sur le peuple mitron;
Le grand jour de ma fête, annoncé par la cloche,
Voyoit sur mon autel une énorme brioche;
Honoré je m'appelle, et je perds ces honneurs!
Un saint ne plus manger! ne plus... O tems! ô mœurs!

Reine et sainte à-la-fois, ajoute Cunégonde,
J'avois droit aux honneurs plus que personne au monde;
Du chant de mes dévots qui jamais n'ont menti,
L'auguste Val-de-Grâce a souvent retenti,
Et moi qui si long-temps ai régné sur la terre,
Je me vois remplacer par de la fumeterre;
O disgrâce imprévue! ô malheur sans égal!
Souffrirez-vous, Seigneur, ce désordre illégal?

Un doux saint lui succède entouré de pucelles,
Vous dirai-je son nom? c'est Robert d'Arbriselles;
Voyez, voyez, dit-il, mes chères Filles-Dieu,
Qui toutes en ce jour viennent me dire adieu;
Je ne pourrai donc plus, éloigné de leurs âmes,
Sans blesser la pudeur coucher entre deux dames:
Février sur son aile emporte mes amours,
Il s'envole, avec lui s'envolent mes beaux jours!
Ah! rendez-moi, Seigneur, mes compagnes fidelles,
Il n'est point à mes yeux de paradis sans elles:

(1) Saint Honoré étoit le patron des boulangers.

Et tout saint que je suis, d'elles abandonné,
Je perds toute ma joie et je souffre en damné.

Je ne souffre pas moins, et je veux qu'on le sache,
Dit George en relevant sa guerrière moustache ;
Moi le digne héros d'un poëme vanté !
Dont le bras dans Paris en triomphe est porté !
Je perdrois les honneurs qu'on me rend sur la terre !
Tremblez, Père Eternel, j'ai pour moi l'Angleterre,
Ainsi que votre fils je veux être pendu
Si l'on ne fête plus le bras que j'ai perdu !

De quoi m'a-t-il servi d'être époux de la vierge ?
L'impétueux Ventôse (1) a soufflé sur le cierge
Que faisoient mes dévots brûler sur mon autel,
Dit Joseph, en pleurant ; plus de jour solennel
Où l'on vienne à l'envi saluer mes images ;
Paris me fatiguoit d'innombrables hommages ;
Messieurs les Théatins, les Carmes non chaussés,
Aujourd'hui de m'en rendre eux-mêmes sont lassés,
Et mon temple fermé m'annonce ma disgrâce.

Le bon homme Joseph à d'autres saints fait place,
Tous viennent à la file exprimer leurs douleurs ;
Saint-George est furieux, Joseph verse des pleurs,
Au village, à la ville, aux cieux ou sur la terre,
Qu'on soit saint ou damné, l'on suit son caractère.

Du rang des immortels, Floréal ma rayé,
Frimaire m'a transi, Thermidor m'a noyé,
Disent-ils en désordre : aux Français anathême.
Prêtez l'oreille, amis, ils vont parler eux-même,

(1) Le mois de Ventôse a remplacé celui où l'on fêtoit saint Joseph.

Ils vont dialoguer, trop long-temps, je le vois,
Mon Apollon maudit leur a prêté sa voix.

SAINT DENIS.

DANS nos temples déserts, sous leurs vastes portiques,
Nous avons tous, Seigneur, laissé quelques reliques;
Ne puis-je recouvrer ma tête mise à bas,
Que m'a vu tout Paris porter entre mes bras?

UN AUTRE SAINT. (1)

J'ai besoin de mon nez.

UN AUTRE SAINT.

Mon doigt m'est nécessaire.

UNE SAINTE.

Avec un front tondu comment chercher à plaire,
Rendez-moi mes cheveux.

UN AUTRE SAINT.

Mon oreille.

UN AUTRE SAINT.

Mes dents.

UN AUTRE SAINT.

Mon bras.

UN AUTRE SAINT.

Mon avant-bras.

---

(1) Ce n'est point à plaisir, et par l'effet d'une fiction poetique, que les saints réclament ici les divers membres de leurs corps, tels que le nez, le doigt, l'oreille, les dents, le bras, l'avant-bras, etc... Toutes les personnes qui ont visité le trésor de Saint-Denis, savent qu'on y a conservé long-temps un bras de saint Apollinaire, un doigt de saint Barthélemi, le bras de saint George, une dent de saint Jean évangéliste, les cheveux de sainte Marguerite, la main droite de saint Thomas apôtre, le nez de saint Pantaléon, etc..... et qu'on les y voyoit encore peu de temps avant la révolution.

UN AUTRE SAINT.

Mon pied.

UN AUTRE SAINT.

Ma main.

Je sens
Combien cette demande est naturelle et juste,
Répond de l'Univers le créateur auguste.
Citoyens mutilés de l'empire des cieux,
Reprenez à ma voix vos nez, vos fronts, vos yeux,
Et tout ce qui vous manque ; hélas ! ma seule envie
Est, qu'exempt de douleurs, l'homme coule sa vie:
Lorsque je l'ai créé, j'ai voulu son bonheur ;
Mais au calendrier vous n'aurez plus l'honneur
De voir vos noms tracés en rouges caractères,
Et vous ne serez plus les dieux des presbytères ;
Le Français revenu de ses longues erreurs,
Préfère aux plus grands saints des légumes, des fleurs ;
Je ne puis l'en blâmer ; la fleur pare la fille,
Du légume onctueux se nourrit la famille ;
Le peuple leur doit tout : il a beau vous prier,
Remplissez-vous de vin son modeste cellier ?
Dîne-t-il par vos soins ? Pour la race mortelle,
Un jardin potager vaut mieux qu'une chapelle.
Vous regrettez les jours où de pompe éclatans
Des prêtres vous rendoient leurs hommages constans,
Où le peuple accouroit à vos brillantes fêtes :
Consolez-vous, le calme est voisin des tempêtes ;
Vous connoissez le monde et sa fragilité,
Et vous n'ignorez pas que tout est vanité.

LES

LES

TRENTE-SIX HYMNES

CIVIQUES

Pour les trente-six Décadis de l'Année Républicaine.

LES
TRENTE-SIX HYMNES
CIVIQUES.

1.er Vendémiaire.

LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE (1).

AIR : *A faire.*

JOUR heureux où naquit la grande République !
Jour que tout citoyen s'empresse d'honorer !
Pour t'offrir de mon cœur l'hommage véridique,
Est-ce le dieu des vers que je dois implorer ?

C'est Bacchus ; non ce dieu turbulent et perfide,
Qui voile de l'esprit le flambeau créateur,

(1) La constitution de l'an 3 a voulu que la fête de la Fondation de la République fût le premier vendémiaire. Quant aux autres fêtes nationales, elles tombent toutes les décadis ; elles sont placées à leur rang et par ordre de date dans ce recueil ; mais au lieu de trente-six hymnes civiques que j'ai annoncés, j'en donne trente-sept, et l'on en voit la raison.

Et tarit le poison d'une coupe homicide,
Mais Bacchus le Thébain (1), Bacchus libérateur.

Il a vu ses autels encensés dans la Thrace,
Il fut l'ami du peuple et l'ennemi des rois;
Sur son front éclatoient la majesté, la grâce;
Il bâtit Eleuthère et lui donna des lois.

Que vois-je? il m'apparoît!... il va parler lui-même:
Peuple, prêtez l'oreille à ses divins accens;
Il va, sans les troubler, par un charme suprême
Enchanter à-la-fois votre oreille et vos sens.

Je ne suis point le dieu qui préside à l'ivresse:
J'aime les arts, dit-il; j'aime sur-tout la paix;
Si par mes sentimens je fus cher à la Grèce,
Je conquis l'univers à force de bienfaits.

C'est moi qui le premier, guidé par la nature,
Exprimai du raisin le suc délicieux:
Mais aux foibles humains que guide l'imposture,
J'ai dit: N'abusez point de ce don précieux.

Que le vulgaire impur, des hideuses bacchantes
Encense follement les horribles appas;
J'invoque d'Apollon les compagnes savantes,
A toute heure, en tous lieux elles suivent mes pas.

---

(1) Les anciens distinguoient trois ou quatre Bacchus; le Thébain, l'Indien, le fils de Jupiter et de Sémélé: il paroît que le Thébain étoit le plus vertueux: j'ai cru devoir le donner pour patron à la République.

Instruit par les leçons d'un vieillard vénérable,
Du joug des potentats j'affranchis les mortels ;
La liberté m'enchante, et ma voix redoutable
Fit trembler les tyrans jusques sur leurs autels.

Tu viens de m'imiter, Peuple que j'idolâtre ;
Peuple Français, par toi les trônes sont détruits ;
Le courage succède à ton humeur folâtre,
Et de tes grands exploits tu recueilles les fruits.

Par le mois qui m'est cher tu commences l'année.
Année heureuse et sainte où tu conquis tes droits.
Dans les âges futurs de pampres couronnée,
Je la vois qui s'avance et fait pâlir les rois.

Que ta haine pour eux jamais ne t'abandonne,
Mais sois toujours uni pour les mieux comprimer :
A son frère irrité que le frère pardonne ;
Pour vivre en paix toujours, il faut toujours s'aimer.

C'est le maître des dieux qui veut que tu respires
Sur les lauriers brillans que tu viens d'entasser :
L'hydre des factions dévore les empires,
Avec l'arme des loix il la faut terrasser.

Il cesse de parler : d'une douce musique
Les Muses à l'instant font retentir les airs ;
Elles chantent en chœur : VIVE LA RÉPUBLIQUE,
Et que la royauté soit plongée aux enfers.

10 Vendémiaire.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME.

AIR : *On compteroit les diamants*,

O DIEU qu'adore l'univers,
Sublime ordonnateur des mondes,
Toi, qui peuples d'êtres divers
La terre, les cieux et les ondes,
Permets-tu que l'œil d'un mortel,
Malgré l'éclat de ta lumière,
Jusques à ton trône éternel
Élève sa foible paupière ?

J'entends l'athée audacieux,
T'insultant même en ta présence,
Dire : il n'est point de roi des cieux,
C'est une erreur que sa puissance.
Quel délire au sien est pareil
S'il te refuse un juste hommage ?
N'as-tu pas, au front du soleil,
En traits de feu peint ton image ?

Qu'elle main de la sombre nuit
Vient au soir déployer les voiles,
Et sur le char qu'elle conduit
Semer d'innombrables étoiles ?

Qu'elle main balance dans l'air
Tant d'astres roulant sur nos têtes ?
Quelle main allume l'éclair
Prompt avant-coureur des tempêtes?

Est-ce toi ; divin créateur,
Qui fais éclore ces merveilles ?
Est-ce toi, superbe docteur,
Qui les enfantes dans tes veilles ?
Toi qui veux qu'un triste hasard
Règle ta conduite insensée,
Par-tout Dieu brille à ton regard,
Par-tout il s'offre à ta pensée.

N'est-ce pas lui qui sur les flots
Entretient le calme ou l'orage,
Conduit au port les matelots,
Ou les abandonne au naufrage ?
N'est-ce pas lui qui du soleil
A construit les douze demeures,
Et qui le guide à son réveil
Sur un char traîné par les Heures ?

Toi-même, de ce Dieu puissant
N'es-tu pas le plus bel ouvrage ?
Ton cerveau pense, ton cœur sent,
Peux-tu desirer davantage ?
Ingrat, quoiqu'en lettres de feu
On lise au ciel l'Être Suprême,
Si tu veux reconnoître un Dieu,
Tu n'as qu'à descendre en toi-même.

20 Vendémiaire.

A L'AMOUR DE LA PATRIE.

AIR : *L'amour de la philosophie*

ELLE t'a nourri, ta vu naître,
C'est trop peu que de l'adorer ;
Aux parens qui t'ont donné l'être,
Mortel, tu dois la préférer.

Fut-il aux terres de Golconde,
Possesseur des plus beaux rubis !
Hélas ! n'est-il pas seul au monde
L'homme exilé de son pays ?

Ah ! certes, elle n'est point vaine
La douceur qui suit son retour,
Lorsqu'il voit de loin, dans la plaine,
Fumer le toît de mon séjour.

Voyez les fils de l'hirondelle,
Lorsqne l'hiver vient les bannir,
Ils s'envolent à tire-d'aile,
Mais c'est pour bientôt revenir.

Voyez le lion plein de rage,
Par l'amour du pays charmé,
S'il est sur un lointain rivage,
Chercher son antre accoutumé.

Mais autrefois du bon Socrate,
Athènes fit trancher les jours,
Et si la patrie est ingrate
Lui doit-on obéir toujours ?

Oui, qu'elle soit douce ou cruelle,
Lègue un exemple à tes neveux :
Aristide banni par elle,
Pour elle encor formoit des vœux.

---

30 Vendémiaire.

AU DÉSINTERESSEMENT.

AIR : *Des Versaillois*

LES rois de leur trésor en vain s'énorgueillissent ;
Leurs vœux les plus ardens rarement s'accomplissent ;
Sur le trône, auprès d'eux, compagnon de la mort,
Vient s'asséoir le pâle Remord.
Sans cesse il les poursuit au milieu des ténèbres,
Et trouble leur sommeil par des songes funèbres.
Mortel, devant Plutus, garde-toi de fléchir ;
C'est le mépris de l'or qui peut seul t'enrichir.

Vois Epaminondas : des tyrans en furie,
Dans les combats, vingt fois il sauva sa patrie ;
Et ne voulut pour prix d'un courage indompté,
Qu'une honorable pauvreté.

Ce grand homme, ennemi d'une vile richesse;
Fut l'amour des Thébains et l'honneur de la Grèce.
Mortel, devant Plutus, etc...

Contemple Curius, qui des rois fut le maître,
Et qui préfère au trône un escabeau champêtre:
Le Samnite l'aborde, et, par de vains présens,
Cherche à corrompre ses vieux ans:
Garde, répondit-il, ces dons à qui tout céde;
Il vaut mieux commander celui qui les possède.
Mortel, devant Plutus, etc....

Désintéressement, c'est toi qui, dans leurs ames,
Soufflas de la vertu les généreuses flammes;
A leurs vœux modérés, à leur frugalité,
Ils ont dû l'immortalité:
Veux-tu jouir, comme eux, d'une solide gloire,
Et, comme eux, arriver au temple de mémoire?
Mortel, devant Plutus, etc...

Tu le crois riche à tort, celui qui, sur l'arêne,
Affecte dans un char la grandeur souveraine.
Qui mérite ce nom? l'ami des loix, des dieux,
Repoussant un luxe odieux;
Et qui, loin des flatteurs, et sur-tout de l'envie,
Etudie en secret l'art de cacher sa vie.
Mortel, devant Plutus, etc....

10 Brumaire.

LES VICTOIRES DE LA RÉPUBLIQUE.

AIR : *A faire.*

TOUT alloit expirer, et tout semble renaître,
Tout semble dans les champs reprendre un nouvel être;
L'air est plus embaumé, le ciel est plus serein :
D'où naît ce changement? C'est la Liberté sainte
Qui descend par degrés de la céleste enceinte;
C'est la divinité du Peuple souverain.

Elle avance vers moi; sa marche est noble et fière;
Un bonnet arrondi sur sa tête guerrière,
Rappelle d'un héros le courage éclatant :
Je ne m'incline point en signe d'esclavage,
Mon cœur plus que mon front lui rend un prompt hommage,
Et ces mots de sa bouche échappent à l'instant.

C'est du peuple que vient la suprême puissance;
Le peuple est le héros qu'avec reconnoissance
Doit placer le poète au rang des immortels :
Tout émane de lui, la vertu, le génie;
Tout le mal naît des rois et de leur tyrannie.
Aux rois il faut la mort, aux peuples des autels.

C'est Pindare sur-tout dont le sublime exemple
Aux poètes promet la moisson la plus ample,

Quand sur un char de feu, dans les airs emporté,
Semblable à Phaéton il répand la lumière ;
Et lorsque parcourant la plus vaste carrière,
Il n'est point comme lui des cieux précipité.

Avec légéreté, sur la plaine profonde,
Pindare fait voguer sa barque vagabonde,
Et pour elle ne craint ni les vents, ni les flots....
Un tourbillon l'atteint, l'engloutit dans l'abîme,
L'œil croit que de Neptune il devient la victime ;
Mais bientôt l'enchanteur reparoît sur les eaux.

Alcée est digne encor de toute ma tendresse ;
Il brûle de mes feux ; respire mon ivresse,
Et l'on prendroit ses vers pour mes nobles transports.
Des tyrans de Lesbos il confondit la rage,
Et du peuple contre eux soulevant le courage,
Il vit de leur orgueil se briser les efforts.

Que Tirtée est sublime en sa fureur guerrière !
Voyez Sparte à sa voix se levant toute entière,
Aux fiers Messéniens préparer des revers.
Ce poète, guerrier, poussé par son délire,
Alloit-il dans les camps faire entendre sa lyre ?
Mars cédoit une palme à chacun de ses vers.

Pour toi, sage Therpandre, émule de Tirtée,
Ta lyre, entre tes doigt mollement agitée,
Pénètre dans les cœurs par des sentiers plus doux ;
Aux accens de Tirtée on voit les mers profondes
Soulever tous leurs flots, entrechoquer leurs ondes,
A la voix de Therpandre expire leur courroux.

Imitez-les sans cesse, élèves du Parnasse,
L'un par la force règne, et l'autre par la grace;
Que leurs talens divers soient par vous réunis,
Faites haïr les rois et chérir mon empire,
Je suis la Liberté. Sur tout ce qui respire,
Mon pouvoir est sans borne et mes droits infinis.

Les chantres si vantés de Sparte et de la Grèce,
Eurent-ils seuls le droit de peindre l'alegresse
Qu'inspire la victoire à de braves guerriers?
Depuis que la Loi parle, et qu'il règne par elle,
La Victoire inconstante au Français est fidelle,
Et fait ployer son front sous le poids des lauriers.

Le voyez-vous, du haut des Alpes menaçantes,
Bravant des potentats les fureurs impuissantes,
Sur Rome, où je régnai, diriger ses regards?
Et dans l'air agitant les couleurs de la France,
L'un par l'autre animés chasser en espérance,
Un prêtre usurpateur du trône des Césars?

Tremble, Rome profane, et qui dis être sainte:
Tremble, ils seront bientôt bannis de ton enceinte,
Ces tyrans empourprés qu'on nomme cardinaux:
Ton enceinte, féconde en guerriers magnanimes,
N'est qu'un vaste repaire ouvert à tous les crimes,
Vuide de légions et vuide de héros.

Contre les fiers Gaulois qui défendra tes portes?
Camille ne vit plus, et ses braves cohortes
Reposent avec lui dans la paix des tombeaux;
Il n'est plus de Brutus qui démasque les traîtres,

Et ton mâle génie, enchaîné par les prêtres,
De sa gloire, en pleurant, traîne les vils lambeaux.

Des Alpes tout-à-coup de glaçons couronnées
La victoire s'élance, et des deux Pyrénées,
Elle court investir les sommets radieux.
La voyez-vous toujours pour la France combattre?
Fuentès, Navarro (1) veulent en vain l'abattre;
Le monarque espagnol tombe avec ses faux dieux:

Aux fiers républicains cède Fontarabie;
La Cerdagne est conquise et non pas asservie;
Où Berwich échoua, Dugommier est vainqueur;
Des hameaux navarrois les Lycurgues champêtres,
Ont secoué le joug que traînoient leurs ancêtres,
Et s'unir à la France est le vœu de leur cœur.

Qu'ils tremblent à leur tour, ces tyrans de Sorbonne,
Que Saragosse a vus, que voit encor Lisbonne
Au nom d'un Dieu de paix exercer leurs fureurs!
Il est venu, le tems de venger leurs victimes;
Le ciel les fait rentrer dans leurs droits légitimes,
Et le bûcher attend les sacrificateurs.

Si de Guipuscou je passe jusqu'aux rives
Où l'Escaut gémissant roule ses eaux captives,
Quel triomphe nouveau vient frapper mes regards?
Là, s'enfle en vain d'espoir le tyran germanique;
Malgré tous ses efforts je vois la République
Dans les champs de Fleurus planter ses étendards.

---

(1) Généraux Espagnols. Cette Ode a été composée en prairial 1793.

Par-tout elle triomphe, et déjà ses cohortes
Des plus fières cités se font ouvrir les portes.
Ostende les reçoit dans son port indigné,
Charleroi, Mons, Namur, Oudenarde, Bruxelles,
Abaissez votre orgueil devant des loix nouvelles,
Le Français est vainqueur, vos tyrans ont régné.

Et toi, superbe Anglais, vois des champs d'Amérique,
Chez le peuple amoureux de la palme civique,
L'abondance accourir sur de légers vaisseaux;
Il a brisé le sceptre, et dans ta main perfide
Il brisera bientôt le trident homicide
Que ton farouche orgueil fait peser sur les eaux.

Chappe de la victoire (1) a centuplé les ailes:
Vois comme par son art les conquêtes nouvelles
Se hâtent d'apporter leurs moissons de lauriers!
La pensée est moins prompte et l'éclair moins rapide,
Son art rapprochant tout dans les plaines du vuide,
Au milieu du sénat transporte les guerriers.

A ces mots la déesse, objet de mon hommage,
Retourne vers les cieux sur un léger nuage,
Que de jeunes zéphyrs balancent dans les airs;
Je veux avec respect, fixant les yeux sur elle,
Contempler sa fierté, sa grace naturelle:
Elle fuit, et s'éclipse au milieu des éclairs.

---

(1) Allusion au télégraphe, invention heureuse du citoyen Chappe, par laquelle la Convention a appris dans une heure la nouvelle de la reprise du Quesnoi.

20 Brumaire.

HYMNE AU COURAGE.

AIR : *Du Départ.*

O COURAGE guerrier, vertu des républiques,
Contre les rois arme nos mains ;
Au Français amoureux des palmes héroïques,
De la gloire ouvre les chemins.
Que des tyrans tout satellite
Né pour ramper sous les Césars,
L'un sur l'autre se précipite
A l'aspect de nos étendards. } *Bis.*

Que le soldat des rois est peu digne d'envie,
Et qu'il montre de lâcheté !
Pour une injuste cause il prodigue sa vie,
Et meurt sans être regretté.
Quand la liberté les inspire
Et les pousse dans les combats,
Tout soldat est un Cinegire,
Et tout chef un Léonidas. } *Bis.*

Idole des héros de Rome et de la Grèce,
C'est toi que j'invoque aujourd'hui,
Verse dans tous les cœurs la martiale ivresse,
Qui d'un peuple libre est l'appui ;
Que, ranimant Lacédémone,
On voie enfin tous nos guerriers
Triomphans aux champs de Bellone,
Ou mourans sur leurs boucliers. } *Bis.*

30 Brumaire.

HYMNE A L'AMITIÉ.

AIR : *Jeunes amants cueillez des fleurs*

DE ton rival audacieux
Qu'un autre peigne tous les charmes ;
Amitié, doux présent des cieux,
C'est à toi que je rends les armes.
Je n'avois pu jusqu'à ce jour
De tes bienfaits compter le nombre ;
Mais tu l'emportes sur l'amour,
Comme la lumière sur l'ombre.

Quand le front paré des couleurs
Dont le printemps orne la terre,
Vous allez couronner de fleurs
L'autel de Gnide ou de Cythère ;
Mortels, je vois avec pitié
Le dieu que votre main encense :
Qu'est-ce qu'amour sans amitié ?
Une funeste effervescence.

Inexorable en ses fureurs,
L'amour fait le tourment du monde ;
L'amitié, lumière des cœurs,
Des biens est la source féconde.

Le trouble escorte les amours,
La raison fuit en leur présence;
L'amitié simple et sans détours
Cherche la paix et l'innocence.

Amitié, tes saintes douceurs
Ne coûtent ni travaux, ni peines,
L'amour vend toutes ses faveurs,
Et ses guirlandes sont des chaînes.
Peu difficile à contenter,
Aisément l'amitié pardonne;
Ce que l'amour fait acheter,
Ta bienfaisance nous le donne.

O combien je plains le mortel,
Qui n'ayant amis, ni compagne,
Poursuivi par l'ennui cruel,
Court les forêts et la campagne!
Aimerions-nous le Créateur
S'il n'avoit formé qu'un seul être!
Sachez, mortels, que le bonheur
Veut qu'on soit deux pour le connoître.

Tendre Amitié, ton sectateur
Sur les ailes de l'allégresse,
Voit-il arriver le bonheur
Escorté d'une douce ivresse?
Pour le lui faire partager
A l'ami, l'ami le confie;
Le mal sous tes loix est léger,
Et le bonheur se multiplie.

Mais l'amitié sans la vertu
Ne peut jamais être durable.
Sous le vice est-il abattu ?
L'homme d'aimer est incapable.
Si vous donnez un libre essor
Aux conseils de sa perfidie,
Vous buvez dans un vase d'or
Tous les poisons de Canidie.

---

10 Frimaire.

HYMNE A LA HAINE DES TYRANS ET DES TRAITRES.

AIR : *Descendons dans nos souterrains*

VIENS seule guider mes pinceaux,
Haine des tyrans et des traîtres ;
Peins au monde ces deux fléaux,
Et qu'il cesse d'avoir des maîtres.
Fais que l'amour sacré des lois,
Sur le despotisme aux abois,
Lance des traits neufs et sublimes,
Et que l'on déteste les rois
D'après le tableau de leurs crimes.

Vous qui sous mille noms divers
Gouvernez de vastes provinces,

Qu'avez-vous fait pour l'univers,
Rois, conquérans, monarques, princes?
Par la défiance entraînés,
Vous vous êtes environnés
Des noirs suppôts de Canidie.
L'histoire des fronts couronnés,
Est celle de la perfidie.

Persécuteurs de la vertu,
Mais amis de la calomnie,
Toujours vous avez combattu
Les mœurs, les talens, le génie.
Vous l'ordonnez, et sans retour
Le saint objet de notre amour,
La liberté chancelle et tombe:
Telle sous le cruel vautour
Se débat la tendre colombe.

Mère des filles de l'enfer,
L'ambition tourne vos têtes,
Et dans vos mains place le fer
Auteur des sanglantes conquêtes.
Les villes et leurs monumens,
Frappés de momens en momens,
S'enfoncent cachés sous les herbes;
Et sur des monceaux d'ossemens
S'élèvent vos palais superbes.

Le monde en vain tombe à vos pieds
Pour implorer votre indulgence;
Vous n'êtes point rassasiés
Ni de meurtres, ni de vengeance:

Vous restez sourds à ses douleurs,
Remplaçant par des airs railleurs
La pitié qu'il a droit d'attendre :
Et buvez le sang et les pleurs,
Que vos soldats ont fait répandre.

Non, des rois ne pourront jamais,
J'en atteste leur vie entière,
Autrement que par des forfaits,
Du trône suivre la carrière.
Mortels, sous leur joug abattus
Vous leur supposez des vertus
Dont l'effort vous paroît sublime :
Voulez-vous connoître Titus ?
Voyez les cendres de Solime.

Ils ont cru, ces fiers potentats,
Nous forger de nouvelles chaînes ;
Toujours de leurs riches états
Ils ont cru conduire les rênes :
Ils l'ont cru... Le Peuple français
Indigné des maux qu'ils ont faits,
Sur leurs fronts a lancé la foudre ;
Leurs fronts ne sont plus sous le dais,
Et leurs trônes sont dans la poudre.

Mais Auguste le conquérant
N'a-t-il pas droit à votre hommage ?
Et du Louis surnommé Grand,
N'aimez-vous pas la noble image ?
Moi ! je pourrois les caresser !

Moi, je pourrois leur adresser
Des éloges ou des prières !....
Vil flatteur, cours les encenser....
Que l'on me ramène aux carrières.

20 Frimaire.

HYMNE A LA MÈRE ET A LA FILLE.

AIR : *Lison dormoit dans un boccage*

C'EST la Liberté que je chante,
Tyrans, tombez à ses genoux,
Admirez sa grace touchante ;
Peuples, à son nom levez-vous !
Il n'est point de bonheur sans elle,
Point de gaîté, point de repos ;
Sans elle, hélas ! tous les fléaux
Accablent la race mortelle.
La Liberté ! la Liberté !
Règne sur mon cœur enchanté.

La Liberté par sa présence,
Réveille, enflamme les esprits ;
C'est elle qui de la vaillance
Aux héros décerne le prix :
Elle fit l'honneur de la Grèce,
Des vieux Romains tous les succès ;
Elle conduira les Français
Dans le temple de la Sagesse.
La Liberté ! la Liberté !
Règne sur mon cœur enchanté.

L'Egalité n'est pas moins belle,
De l'homme elle établit les droits;
Voyez sa balance immortelle,
Peser les peuples et les rois.
Graces à son pouvoir magique,
Les despotes sont détrônés,
Et tous les monstres couronnés
Tombent devant la République.
La Liberté! l'Egalité!
Règnent sur mon cœur enchanté.
Que dis-je? Egalité charmante!
Toi, dont j'adore les appas,
Sans toi, sans ta vertu puissante,
La Liberté ne seroit pas.
Toutes deux vous savez me plaire,
Et sans vouloir vous séparer,
J'aime, il faut vous le déclarer,
Autant la fille que la mère.
La Liberté, l'Egalité!
Règnent sur mon cœur enchanté.

---

30 Frimaire.

PORTRAIT DE LA RÉPUBLIQUE.

AIR: *Qui par fortune trouvera*

ELLE ne connoît que la loi
Pour maîtresse et pour reine;
Le peuple par elle est un roi,
Par elle il rompt sa chaîne;

Elle brise tous les anneaux
Des pouvoirs arbitraires,
Par elle rendus tous égaux,
Les citoyens sont frères.

Elle rejette de son sein
L'insolent royaliste,
Elle voit d'un œil de dédain
Le superbe égoïste;
Elle détruit tous les abus,
Et ses décrets sublimes,
Décernent un prix aux vertus
Et punissent les crimes.

Pour résister au fier courroux
Des tyrans qu'on renomme,
Elle veut qu'au salut de tous
Cède celui d'un homme:
Elle couronne de lauriers
Son disciple fidèle,
Et le triomphe des guerriers
Est de mourir pour elle.

Ce n'est point la richesse et l'or
Qui fondent sa puissance,
Elle a pour unique trésor
La douce indépendance:
Elle hait les mets superflus,
Et sagement préfère
L'humble repas de Curius
Aux festins de Tibère.

Elle n'a point l'ambition
D'une injuste victoire ;
C'est la concorde et l'union
Qui font toute sa gloire.
Aimez-vous des oiseaux divers
La touchante musique ?
Tout est d'accord dans leurs concerts,
Voilà la République.

---

10 Nivôse.

HYMNE A LA GLOIRE ET A L'IMMORTALITÉ.

AIR : *Père de l'univers, suprême intelligence,*

IMMORTALITÉ, Gloire, assises près des trônes,
Vous voyez les tyrans implorer vos faveurs ;
De votre éclat, par fois, vous ornez leurs couronnes ;
Mais vos bienfaits sont des rigueurs.

Le chardon, l'aconit et les cyprès funèbres,
De ces fléaux du monde ombragent les autels ;
Ils poursuivent la gloire, elle les rend célèbres,
Mais par la haine des mortels.

La gloire n'appartient qu'à l'homme de courage,
Qui brave des tyrans les nombreux échafauds ;
Semblable au pavillon, seul reste du naufrage,
Sa vertu flotte sur les eaux.

Voyez-vous ce géant à la tête difforme,
Que soutient avec peine un socle chancelant ?
Sur lui souffle Borée, et la statue énorme
Tombe sous son poids accablant.

Dans Byzance et dans Rome ainsi périt la gloire
De ces soldats heureux qu'on nommoit empereurs,
Ainsi tombent les noms qu'au temple de Mémoire,
A gravés la main des flatteurs.

La gloire véritable est telle qu'un vieux hêtre
Qui couvre un sol fécond de ses vastes rameaux :
La fausse est une fleur qui s'empresse de naître,
Et de mourir sur les tombeaux.

Si l'une te conduit au fond du précipice,
Semblable aux feux trompeurs qu'allume un soir d'été ;
Mortel, l'autre à tes vœux divinité propice,
Te mène à l'immortalité.

Caméléon léger, la gloire vaine et folle,
Se repaît d'air, de vent, d'hommages superflus :
Sa rivale abjurant tout aliment frivole,
Ne se nourrit que de vertus.

C'est toi que j'en atteste, illustre Thémistocle,
Esclave des plaisirs et du dieu des amans,
Aux festins, dans les bals, au temple de Sophocle,
Tu passois tes jeunes momens.

Tu vivois au milieu de la plus folle ivresse :
Miltiade triomphe aux champs de Marathon :
L'ami des voluptés les fuit pour la sagesse,
Et devient un autre Platon.

Qu'ai-je dit? La Patrie est sa déesse unique,
De la solide gloire elle ouvre les sentiers;
Il se rend digne d'elle, et pour la République
Sa main veut cueillir des lauriers.

Le triomphe éclatant d'un héros qu'il révère,
Apparoît à ses yeux dans l'ombre de la nuit;
Il apperçoit toujours cette image prospère;
Par-tout Marathon le poursuit.

Du superbe Persan méditant la ruine,
Il s'arme, il va combattre, il est victorieux;
Marathon qu'il admire enfante Salamine,
Et le peuple rend grace aux dieux.

La calomnie affreuse est l'hydre des grands hommes;
C'est elle qui dévore et leurs jours et leurs noms;
Par-tout elle se glisse; et tous tant que nous sommes,
Nous devons craindre ses poisons.

Thémistocle accusé par sa langue cruelle
Se soumet à la loi qui vient de le bannir;
Et ce héros, toujours à la Grèce fidèle,
Meurt plutôt que de la trahir.

Les voilà, les amans de la solide gloire!
Au milieu des clameurs d'un peuple d'ennemis;
Ils marchent précédés du cri de la victoire,
Heureux de sauver leur pays.

Des honneurs qu'on décerne aux vainqueurs olympiques,
Ils sont loin d'envier le fastueux éclat;
Et ne veulent pour prix de leurs exploits civiques
Qu'être nommés dans le sénat.

Qui ; mes concitoyens, l'aimable modestie,
De la Gloire toujours a précédé les pas :
Ainsi par une sœur, une sœur embellie,
S'enrichit de nouveaux appas.

Au plus sage des Grecs, Platon veut rendre hommage;
Dans un écrit sublime il le peint trait pour trait :
Le modeste Socrate admire cette image,
Mais il n'y voit point son portrait.

Comme l'ombre par-tout empreinte sur le sable,
Poursuit le voyageur de fatigue abattu ;
En dépit d'elle, ainsi la gloire véritable,
Suit tous les pas de la vertu.

Fuis la Gloire, mortel, elle suivra tes traces ;
Mais elle te fuira si tu la suis toujours ;
Elle est à la vertu ce que sont les trois Graces
A la déesse des Amours.

La Gloire, toutefois, sensible autant que fière,
Dans le sang innocent ne plonge point ses mains :
Elle ne veut atteindre au bout de sa carrière,
Que pour le bonheur des humains.

Thèbes qui si long-temps vit fleurir son empire,
Pleure sur les malheurs ou le sort la réduit ;
Et j'aime mieux Phriné qui veut la reconstruire,
Qu'Alexandre qui la détruit.

Alexandre, César, redoutez l'anathème
Que prépare le monde à vos fausses vertus.
Il est venu, le temps où votre orgueil extrême,
N'auroit trouvé que des Brutus.

Voyez ce ver impur, né d'un arbre superbe,
Qui toujours le rongeant le flétrit sans retour.
Votre sort est le même, enseveli sous l'herbe,
Un ver vous ronge nuit et jour.

O Gloire véritable! Immortalité sainte!
Préservez mon pays de semblables malheurs;
Du Sénat des Français gardez toujours l'enceinte,
Régnez-y toujours sur les cœurs.

---

20 Nivôse.

HYMNE A L'INNOCENCE.

AIR : *A faire.*

QUEL mortel pourra jamais peindre
L'Innocence au front gracieux?
Qui la fera parler aux yeux
Le langage enchanteur que l'art ne peut atteindre?
Je veux en vain la définir:
La fleur se soutient mieux sur sa tige légère,
L'inconstant papillon sur un brin de fougère,
Un souffle, un rien peut la ternir.

Jamais elle ne cherche à plaire,
Que dis-je?... elle n'y songe pas.
Sans crainte elle suit pas à pas
La main qui la conduit, le flambeau qui l'éclaire;

Tous les détours sont superflus
Pour jeter dans son cœur d'amoureuses alarmes,
Elle ignore ses droits, elle ignore ses charmes:
Se connoît-elle? elle n'est plus.

L'hypocrisie au regard louche
Jamais n'approche de son cœur;
Le sourire de la candeur
Sans effort, sans contrainte épanouit sa bouche.
Quand le mensonge est en crédit,
Elle offre à tous les yeux son ame toute nue.
L'auguste vérité vous est-elle connue?
Elle répond: C'est ce qu'on dit.

Sans craindre de la mettre en fuite
Le vice heureux peut l'approcher,
Ne sachant que lui reprocher
De ses adorateurs elle augmente la suite.
Le subtil venin qu'il répand,
Sans infecter son cœur pénètre son oreille;
Tel autour du berceau d'un enfant qui sommeille
Erre un effroyable serpent.

Au-dessus de la vertu même
L'Innocence peut se placer;
Le ciel pour la récompenser
Lui décerne des dieux le brillant diadême.
Pour ne pas tomber dans l'erreur
Elle n'a pas besoin d'invoquer la prudence;
Elle ne prévoit rien, ce n'est plus l'Innocence
Dès qu'elle connoît la pudeur.

30 Nivôse.

HYMNE A LA PUDEUR.

AIR : *De la Croisée.*

L'INNOCENCE n'a point d'attraits
Qu'ingénument elle n'expose ;
La Pudeur rougit, et ses traits
S'entourent d'un voile de rose :
L'Innocence aime le grand jour,
La Pudeur en est éblouie ;
L'Innocence ignore l'amour,
La Pudeur s'en défie.

Que je plains ton égarement,
Toi, républicaine adorable ;
Que ton époux, que ton amant
Trouve à tous ses vœux favorable.
Le cœur n'est-il pas enchanté
D'un léger retard qu'il endure ?...
Pudeur, tu sers à la beauté
De voile et de parure.

Pudeur, tu n'as jamais recours
A l'art trompeur d'une coquette ;
Des roses forment tes atours,
L'onde est ton miroir de toilette.
Qu'elle plaise par mille efforts,
La coquette digne de blâme,
L'extrême parure du corps
Peint la laideur de l'ame.

Sans les mœurs, dans tous les climats,
Le peuple n'eût-il point de maître ?
L'un sur l'autre on voit les états
Tomber, périr, et disparoître.
Que le cercle de nos succès,
Par toi, Pudeur, se développe ;
Donne pour femme à tout Français,
Alceste ou Pénélope.

10 Pluviôse.

HYMNE A LA VÉRITÉ.

AIR : *Du Serin qui te fait envie*

O toi que tout despote abhorre,
Tendre et sublime Vérité !
Accours à ma voix qui t'implore ;
Je veux marcher à ta clarté,
Toi seule de la race humaine,
Tu dois diriger les esprits,
Accours, je serai ton Pâris,
Et j'enleverai mon Hélène.

Et toi, fontaine d'Acadine (1),
Si célèbre dans les vieux temps,

(1) Cette fontaine étoit située en Sicile, proche le lac de Délos. Ceux qui vouloient connoître la vérité, écrivoient les sermens sur des tablettes, et les jetoient dans son onde ; si les sermens étoient faux, elles alloient à fond ; s'ils étoient vrais, elles surnageoient.

Au

Au fond de ta source argentine
Tomboient, dit-on, les faux sermens.
Oh! quand viendront les jours prospères,
Les jours de gloire et de repos,
Où toujours portés sur les eaux
Flotteront les sermens sincères!

Elle paroît... Qu'elle allégresse
Pour mon cœur de crainte abattu!
Elle est fille de la Sagesse,
Elle est mère de la Vertu.
Elle vient comme au temps de Rhée,
Tout animer, tout embellir,
Les rois ne peuvent la souffrir,
Mais du peuple elle est adorée.

O des talens source première,
Préside seule à mes écrits!
Ceux que fatiguoit ta lumière,
T'avoient cachée au fond d'un puits,
C'est un piége que leur malice
Tendoit à ta simplicité:
Pour connoître la vérité,
Il suffit d'aimer la justice.

20 Pluviôse.

HYMNE A LA JUSTICE.

AIR: *Du Salpêtre.*

JUSTICE, reine des Vertus,
Sois désormais reine du monde,
Parois : aux mortels corrompus
Inspire une terreur profonde ;
Deviens pour nous l'astre du jour.
Dans les cieux est-il de retour ?
Soudain pâlissent les étoiles,
La nuit et sa lugubre cour
Se hâtent de plier leurs voiles.

Divinité, sois parmi nous
L'astre des vertus populaires :
Qu'ils expirent à tes genoux
Des rois les suppôts sanguinaires !
Dans nos vergers aimés des cieux,
Comme un torrent séditieux,
Vois-tu leur troupe qui s'élance ?
Fais briller ton glaive à leurs yeux
Et cache un moment ta balance.

Tel fut l'héroïsme autrefois
De ce vertueux Spartiate,
Dont l'ame, par amour des lois,
S'énorgueillissoit d'être ingrate ;

Par le peuple aux charges admis
Il lui dit : Je n'ai plus d'amis,
Et la patrie est mon idole ;
Quiconque aura blessé Thémis,
Fût-il mon frère, je l'immole.

Et toi, Peuple Ethiopien,
Reçois aussi mon tendre hommage ;
Les deux rivaux, le tien, le mien,
Ne semoient point ton héritage :
Libre en tes vœux, libre en ton choix,
Tu suivois doucement les lois
Que la nature avoit prescrites ;
Tu n'avois ni prêtres, ni rois,
Et tes champs étoient sans limites.

Le destin rouloit dans la paix ;
Ta vie exempte d'imposture,
Comme on voit sur des gazons frais
Couler une onde claire et pure :
Qui te donna ces jours heureux ?
Peuple sensible et généreux,
De le savoir il est facile :
Ton cœur sans efforts rigoureux
A la Justice étoit docile.

République dont les Français
Viennent d'établir l'édifice,
Marche de succès en succès
Comme fille de la Justice ;
Elle veille sur mon pays.

Ses préceptes clairs et concis
Vont désormais régir la France ;
O République ! tu nâquis
Sous le signe de la Balance (1).

30 Pluviôse.

HYMNE A LA CLÉMENCE.

AIR : *A faire.*

TU n'es point la vertu qu'aiment les républiques :
Dans leur aspérité, les cœurs démocratiques
Encensent rarement tes célestes appas ;
Perdant le souvenir du bienfait de la veille,
O Clémence ! à ta voix ils n'ouvrent point l'oreille.
Si les rois sont cruels, les peuples sont ingrats.

La France toutefois, à la terreur soumise,
A trop vu de son joug la nation éprise :
Il est passé le temps de la sévérité !
Il faut de mon pays que l'horizon s'épure,
Qu'à la clarté du jour cède la nuit obscure,
Et que la loi s'entende avec l'humanité.

Contemplez le lion dans le champ du carnage ;
Lorsqu'il a triomphé, le voit-on dans sa rage

(1) La République française a été décrétée le 21 septembre, au moment où le Soleil est dans le signe de la Balance.

Attaquer l'ennemi sous ses coups abattu ?
Il le livre à la honte; et fier de sa victoire,
Par la férocité loin de souiller sa gloire,
D'un héros qui pardonne il montre la vertu.

Français, peuple lion, imite cet exemple :
Jadis à la Clémence on élevoit un temple ;
Le temps le détruisit, qu'il revive en ton cœur.
Auguste fut clément, et tu craindrois de l'être !
Français, de l'univers tu t'es rendu le maitre,
Et dans tes passions tu trouves un vainqueur.

Parmi tous les mortels dont les têtes frappées,
Au glaive de la loi ne sont point échappées,
On n'a que trop compté d'illustres malheureux !
De leurs foibles enfans tu n'as plus rien à craindre ;
Ils sont vaincus: l'honneur t'ordonne de les plaindre;
Il faut que le plus fort soit le plus généreux.

Dracon a dit en vain à l'équité sévère :
Je ne connois que toi, c'est toi que je revère ;
Qui viole tes loix est un monstre odieux.
Ne pardonner jamais ! ô barbare démence!
Si j'aime l'équité, j'aime plus la Clémence ;
L'humble mortel par elle est mis au rang des dieux.

10 Ventôse.

HYMME A JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

AIR: *Père de l'univers, suprême intelligence,*

QUELLE main a coupé la trame de ta vie ?
Si le sort étoit juste, elle eût duré toujours.
Qu'un tyran meure jeune ; il faut que le génie
Par ses bienfaits compte ses jours.

Tu la verrois du moins la fête solennelle,
Qu'aujourd'hui te prépare un peuple ami des loix ;
Et tu verrois tomber dans la nuit éternelle
L'odieux souvenir des rois.

Quel autre que toi mérite qu'on l'honore ?
Par toi la tyrannie est plongée au tombeau ;
Et de la liberté qu'en tous lieux on adore,
Par toi la France est le berceau.

C'est toi qui, du bonheur, à l'homme ouvris la route ;
L'homme, dans tes écrits, puisa la vérité :
Vieillard, tu l'affranchis des ténèbres du doute ;
Enfant, il te dut la santé.

La compagne de l'homme imploroit un modèle ;
Tu parles, et Sophie est formée à ta voix ;
L'épouse devient sage, à ses devoirs fidelle ;
La mère a repris tous ses droits.

Les cruels ennemis du pouvoir populaire,
Aux marches de leur trône enchaînoient sa fierté;
Le contrat social fut la pierre angulaire
Du temple de la Liberté.

Qui lira tes écrits sans en être idolâtre ?
L'homme à l'homme insultoit par les titres, les rangs;
Ta main le délivra des fers d'une marâtre
Et de la chaîne des tyrans.

Il s'élève souvent des feux illégitimes
Dans le cœur d'un mortel par l'amour abattu;
Et cette passion, source de tant de crimes,
Par toi fut changée en vertu.

Vous dont les yeux baissés, de larmes sont humides
Quand Julie et Saint-Preux s'écrivent tour-à-tour,
Ne vous lassez jamais de les prendre pour guides,
Ils ont sanctifié l'amour.

Ces amans vertueux, dignes de vos hommages,
Passeront l'un et l'autre à la postérité ....
Il te manquoit, Rousseau, pour prix de tant d'ouvrages
L'honneur d'être persécuté.

Tu le fus, et ton sort doit exciter l'envie;
A celui d'Aristide il est assimilé :
Tu venois comme lui d'éclairer ta patrie,
Comme lui tu fus exilé.

Tu vécus dans un siècle où régnoit le mensonge,
Où la corruption gangrénoit tous les cœurs,
Et jamais ton esprit ne fut dupe du songe,
Enfant du vice et des erreurs.

Quel art employas-tu dans tes œuvres sublimes,
Pour n'offenser jamais l'auguste vérité,
Et pour faire sortir les vertus magnanimes
Du sein de la perversité ?

L'astre du jour ainsi dans une terre immonde,
Fait éclore les fleurs et les fruits les plus doux ;
Ainsi quand les autans ont bouleversé l'onde,
Le calme naît de leur courroux.

Mais que vois-je ?... Un ami vient t'offrir un asyle
Où bientôt la douleur te porte un coup mortel ;
La dépouille d'un sage honore Ermenonville,
Ermenonville a son autel.

---

20 Ventôse.

A LA FRUGALITÉ.

AIR : *A faire.*

Qu'il est heureux, l'agriculteur,
Qui voit, sur sa table champêtre,
Les fruits que son travail fit naître,
Et se nourrit de son labeur !
Sa main, sagement indigente,
Rejette l'or de Lucullus,
Et laisse les mets superflus
Couvrir les tables d'Agrigente.

C'est à toi qu'il doit ce bonheur,
Frugalité, vertu modeste ;

De la santé mère céleste,
Et compagne de la candeur.
La Maladie, au front sinistre,
Grace à toi, respecte nos jours,
Et nous n'avons jamais recours
A Galien, son noir ministre.

Rappelle-toi les vieux Romains:
Quand des loix saintes et propices,
Du luxe et des molles délices
Leur fermèrent tous les chemins,
Alors tu gardois leurs portiques,
Divinité de nos aïeux:
Le luxe fascina leurs yeux,
Et corrompit leurs mœurs antiques.

Tu les quittas: sous tes drapeaux
Ils avoient subjugué Carthage;
De cent rois le vil héritage
Les livre aux plus mortels fléaux.
L'empire tombe aux mains d'Octave,
Qui répand l'or à pleines mains:
Dans Rome il n'est plus de Romains;
Le peuple roi devient esclave.

Préserve-nous de ces malheurs,
Frugalité que je révère;
Ton règne, quoiqu'un peu sévère,
Est la sauve-garde des mœurs.
Les vieux Romains, par leur courage,
Devinrent libres et fameux:
Sachons être sobres comme eux,
Comme eux nous dompterons Carthage.

30 Ventôse.

A L'ENFANCE.

AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

ENFANCE, âge de la candeur,
Il est temps d'essuyer tes larmes :
Ma muse, organe du bonheur,
S'apprête à calmer tes alarmes ;
Elle va, dans un doux tableau,
Promener ton ame attendrie,
De la tourmente du berceau
A la tourmente de la vie.

Le mortel à peine étoit né,
Que, mis au rang des vils esclaves,
Il gémissoit, environné
Des plus ridicules entraves.
Un philosophe vertueux,
De ces liens t'a délivrée ;
Il brisa le sceptre hideux
De la sottise invétérée.

C'étoit peu qu'un pareil succès
Pour un peuple ennemi des trônes :
Graces aux Sénateurs Français,
Les rois ont perdu leurs couronnes.
Souriez, aimables enfans,
A des lois qui vous sont propices ;

Vous ne craindrez plus les tyrans,
Vous ne craindrez plus les nourrices.

Quel étoit jadis le destin
De l'enfant qui venoit de naître ?
Il ne pouvoit presser le sein
De celle qui lui donna l'être.
Enfant, cours embrasser l'autel
Où Rousseau maintenant repose ;
C'est lui qui, du lait maternel,
Inonda tes lèvres de rose.

Nous avons abattu les rois,
Et tous leurs suppôts sanguinaires.
Croissez, enfans, de sages lois
Vous annoncent des jours prospères.
Sous l'arbre de la liberté,
Croissez, race paisible et sage ;
Ce sont nos mains qui l'ont planté,
Vous jouirez de son ombrage.

---

10 Germinal.

FÊTE DE LA JEUNESSE.

AIR : *A faire.*

SUR une rive assez lointaine,
Dans le pays oriental,
Il est, dit-on, une fontaine
Aussi pure que le cristal.

Lhiver, elle fond la barrière
Dont l'environnent les glaçons;
Et, par une loi singulière,
Elle est fraîche au temps des moissons.

Ondes que l'on nomme Thermales,
Que prônent les docteurs en us,
Vous croyez être ses rivales,
Mais vous n'avez point ses vertus.

Là, des infirmes de tout âge,
A longs traits boivent la santé,
Foulant aux pieds le caquetage
Du médecin le plus vanté.

Malgré les ans qui l'engourdissent,
Le vieillard y perd sa langueur :
De ses beaux jours, qui rafleurissent,
Il y retrouve la vigueur.

Voyant son front exempt de rides,
Qui la mettoient au désespoir,
La coquette, aux yeux homicides,
Remercie un si doux miroir.

C'est la fontaine de Jouvence
Que viennent de peindre mes vers.
Là, dit-on, belle adolescence,
Tu régénères l'univers.

Déesse, ma muse les nie
Tous ces prodiges éclatans.
La vieillesse n'est rajeunie
Que par les vertus du Printemps.

Le mortel qui, dans sa carrière,
N'a que peu de soleils à voir,
Ne regarde point en arrière,
S'il a toujours fait son devoir.

---

20 Germinal.

A L'AGE VIRIL.

AIR: *Ma Nœrits avoit irrité*

LE Créateur, avec amour
A bien traité la créature,
Disoit l'âge viril un jour;
Je suis le roi de la nature.

J'ai la force et la majesté;
A remplir mes vœux tout conspire:
A l'homme, en sa maturité,
Qui pourroit disputer l'empire?

Age viril, détrompe-toi:
La force est un foible avantage;
C'est la vertu qui fait la loi,
Qui seule est l'idole du sage.

Ton orgueil, par ces vains transports,
Va s'attirer un juste blâme:
Qu'importe la force du corps,
Si l'on n'a point celle de l'ame?

Cette force qui te séduit,
Ne suspend point ta dernière heure ;
Un grain de sable la détruit,
La sagesse toujours demeure.

A t'entendre ainsi pérorer,
C'est Milon le Crotoniate
Que, sur l'heure, il faut préférer
Au sage et vertueux Socrate.

Tu reçus en effet des dieux
Un front qui noblement s'élève
Jusques dans la voûte des cieux ;
Et l'homme est leur plus cher élève.

Mais qu'importe tant de beauté,
Pour être leur vivante image ?
Ta force ni ta majesté
N'obtiendront jamais mon hommage.

Homme, dans ta belle saison,
Quel que soit le sort qui te berce,
Tu n'es fort que par la raison,
Sans elle un souffle te renverse.

---

30 Germinal.

A L'HÉROÏSME.

AIR : *A faire.*

MUSE de Pindare et d'Horace,
Viens m'inspirer le doux transport
Qui fait triompher de la mort
Les chantres qui suivoient leur trace,

De l'héroïsme courageux,
Calme sous un ciel orageux,
Je veux peindre le caractère ;
Prompt moi-même à les honorer,
Je veux présenter à la terre
Les dieux qu'elle doit adorer.

Héros fabuleux de la Grèce,
Qui du monde fûtes l'amour,
Ce n'est pas vous qui, dans ce jour,
Allumerez ma sainte ivresse.
D'Hercule et de Pirithoüs,
Un voile couvrant les vertus,
A rendu leur gloire douteuse :
L'histoire m'offre son flambeau,
C'est à sa clarté lumineuse
Que je vais tracer mon tableau.

Brutus est vaincu par Octave,
Il tombe avec la liberté ;
Mais, sous un joug peu mérité,
Loin d'abaisser un front esclave,
Citoyens, calmez vos douleurs,
Dit-il à ses amis en pleurs,
Ce n'est pas nous que l'on doit plaindre,
Octave, maître du pouvoir,
Pour la patrie est seul à craindre ;
Nous avons fait notre devoir.

Debout, avec toute ma gloire,
Je sers d'exemple à l'univers ;
Je fuis plus grand dans mes revers
Qu'Octave au sein de la victoire.

Ennemi des rois et des grands,
J'ai voulu, du joug des tyrans,
Délivrer ma chère patrie:
Le sort a trompé mes desseins;
Mais je brave encor leur furie,
Sûr d'être estimé des Romains.

Ils sont tous fiers de leur conquête:
Amis, n'en soyez point jaloux;
Ce qu'on dira d'eux et de nous
Vengera bien notre défaite.
On dira qu'ils furent cruels;
Qu'armés de glaives criminels,
Ils ont fondé la tyrannie.
On dira: Brutus et les siens,
Voyant l'égalité bannie,
Sont morts en dignes citoyens.

Il dit: et prévenant la rage
De ses implacables bourreaux,
Il se frappe et meurt en héros
Qui doit sa gloire à son courage.
Citoyens, voilà les mortels
Qui sont dignes de vos autels;
Dignes que votre œil les contemple:
Et toi, qui régnas sur leur cœur,
Héroïsme, ouvre-leur le temple
Où siégent tes adorateurs.

10 Floréal.

FÊTE DES ÉPOUX.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver !*

QUE ce jour est brillant et doux !
De quel éclat il étincelle ?
Peuple, à la Fête des Époux,
C'est Floréal qui vous appelle.
L'hymen rapproche tous les cœurs ;
Par lui tout s'anime et respire :
C'est lui qui fait fleurir les mœurs,
Il est le soutien d'un empire.

Pères des soldats courageux,
Morts pour défendre la patrie,
Vous qui, sous un ciel orageux,
Avez vu terminer leur vie,
Sur vos fronts, au défaut des leurs,
Qu'à fleurir ce laurier s'empresse ;
Ils sont l'objet de nos douleurs,
Soyez-le de notre alégresse.

Pourquoi vous cacher à nos yeux,
Vous, amans de l'agriculture ;
Vous, dont les soins laborieux,
Rendent féconde la nature,

Approchez, venez recevoir
Le prix de tant de sacrifices ;
C'est un plaisir, c'est un devoir
Que de payer vos longs services.

Sages auteurs, grands magistrats,
Qui du temps bravez les ténèbres ;
Qui répandez sur les états
La splendeur de vos noms célèbres ;
Le ciel vous voit, avec amour,
Suivre uue carrière infinie ;
Venez cueillir à votre tour
La palme qu'on doit au génie.

Est-il un plus touchant tableau
Que celui d'un doux mariage,
Et dont le nuptial anneau
Devient le respectable gage ?
L'époux expire consolé
Au sein d'une famille unie ;
Au célibataire isolé
Quel mortel peut porter envie ?

Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Voyez ses héritiers avides
Le suivre aux portes du tombeau,
Armés de regards parricides ;
Seul, au milieu du genre humain,
Et prêt à finir sa carrière,
Il ne trouve pas une main
Qui daigne fermer sa paupière.

20 Floréal.

AU STOÏCISME.

AIR : *Du Salpêtre.*

DIEU des Catons et des Brutus,
Stoïcisme, fier et sévère,
Père des antiques vertus,
Qu'aujourd'hui la France révère ;
Sensible à tes mâles attraits,
Ma muse, pour peindre tes traits,
N'invoquera point le Parnasse.
Loin de moi tous les faux portraits
Dont le monde admire la grace.

Ce fut le vertueux Zénon
Qui, le premier, te fit connoître :
Quel philosophe, à ce grand nom,
Ne se rappelle point son maître ?
Zénon, au caprice de l'eau,
Avoit, sur un léger vaisseau,
Confié toute sa fortune :
Mer, tu lui servis de tombeau,
Au gré de l'avare Neptune.

Heureux naufrage, sois béni ;
Zénon, en perdant sa richesse,

D'un peu d'ambition puni,
Parvint à l'extrême sagesse.
Je crois le voir contre les flots,
Suivi de pâles matelots,
Lutter long-temps avec courage,
Qu'ils sont doux les jours de repos
Qui succèdent aux jours d'orage !

Zénon, à Neptune échappé,
Cherche un abri sous le Portique:
Par lui-même développé,
Son système éclaire l'Attique:
L'homme, dit-il, né malheureux,
Voit toujours, d'un sort rigoureux,
Sur son front s'aggraver les marques;
Ses jours, tristes et douloureux,
Fatiguent les ciseaux des Parques.

Les pleurs qu'il répand au berceau,
De sa vie inondent l'aurore;
Le malheur le suit au tombeau,
Et ses larmes coulent encore.
Pour combattre l'adversité,
Veut-il, avec célérité,
Trouver la route la plus sûre ?
Qu'il soit fort par sa volonté,
S'il est foible par sa nature.

Sur une ame toute d'airain,
Qu'appuyant un corps tout d'argile,
Il n'oppose plus au chagrin
Le boulevard le plus fragile.

Sans se plaindre, sans murmurer,
Qu'il apprenne à tout endurer,
L'exil, les fers et la mort même:
Que, peu content de le pleurer,
Son vil bourreau l'admire et l'aime.

Comme l'iris a ses couleurs,
Comme la mer a ses orages,
Le monde, hélas! a ses douleurs,
Qui domptent les plus fiers courages:
Il faut savoir les supporter;
Il faut avec calme affronter
De la mort, les hideux ministres:
Le sage ainsi fait avorter
Des méchans les complots sinistres.

Zénon se tait; mais quels secours
A dû puiser la Grèce entière,
Dans ses écrits, dans ses discours,
Où brille une sage lumière?
Le Stoïcisme, grace à lui,
Aux malheureux servant d'appui,
Fortifie autant qu'il éclaire;
Et son flambeau, même aujourd'hui,
Peut servir de guide au vulgaire.

Stoïcisme, effroi des tyrans,
Qui pourroit nombrer tes services?
Tu mets de niveau tous les rangs,
Et tu fais pâlir tous les vices.
Grace à toi, voisin du trépas,

Théramène (1) au beau Critias
Envoie un salut ironique,
Et marche à la mort à grands pas
Pour fuir au tribunal inique.

Puissent, formés par tes leçons,
Les enfans de la République,
Surpasser tous les nourrissons
Et du Lycée et du Portique!
Ainsi nos guerriers, sans effort,
Bravant la douleur et la mort,
Seront dignes de la patrie;
Et le souvenir de leur sort
Vivra dans notre ame attendrie.

Français, mon souhait n'est point vain;
Déjà votre gloire commence,
Au milieu d'un siége inhumain
Lille a fait revivre Numance (2).
Vos soldats, jaloux de vos droits,
Ont étonné, par leurs exploits,
Les Alpes et les Pyrénées;
Et, pour marcher contre les rois,
Vous n'attendez pas les années.

---

(1) Théramène fut condamné à mort par les trente tyrans. Lorsqu'on vint lui apporter de la ciguë dans la prison, il en jeta les dernières gouttes à terre, en disant: *Au beau Critias*, l'un de ses juges, et son plus mortel ennemi.

(2) On sait qu'au siége de Numance les habitans de cette ville montrèrent le plus grand courage, et tinrent tête aux Romains jusqu'à la dernière extrémité.

30 Floréal.

HYMNE A L'ADVERSITÉ.

AIR : *Qui par fortune trouvera*

CHAQUE jour on se plaint de toi,
On te maudit sans cesse,
Ton nom seul inspire l'effroi
Et glace de tristesse.
Ce reproche est injurieux,
Sur l'erreur il se fonde,
Et le malheur est à mes yeux
Le bienfaiteur du monde.

C'est au séjour de la grandeur
Que la bonté s'altère,
La richesse endurcit le cœur,
Le rend froid et sévère.
Oui, le riche, d'un air hautain,
Insulte à la misère;
Le pauvre, au pauvre tend la main,
Et tout homme est son frère.

L'amant que traite avec bonté
La bizarre fortune,
Voltige avec légéreté
De la blonde à la brune.

Est-il opprimé ? tous ses feux
Renaissent de leur cendre :
Le mortel le plus malheureux
Est encor le plus tendre.

C'est pour lui que dans les forêts
Soupire Philomèle ;
Pour lui que s'exhale en regrets
L'aimable tourterelle :
Pour lui du zéphyr embaumé
Plus doux est le murmure ;
Pour lui tout est plus animé
Dans toute la nature.

Le bonheur ignora toujours
Ces tendres rêveries
Que fait éclore dans son cours
Le ruisseau des prairies.
Le malheur jouit des instans
Que perd l'ame stupide ;
Le malheur, des ailes du temps
Tranche la plus rapide.

Heureux, connûtes-vous jamais
Le plaisir de l'attente ;
Plaisir si doux, si plein d'attraits
Pour l'ame impatiente ?
Non, non, et tout cœur généreux
Plaint votre destinée ;
Ce n'est que pour les malheureux
Que l'espérance est née.

10 Prairial.

FÊTE DE LA RECONNOISSANCE.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour*

ON m'ordonne de te chanter,
Adorable Reconnoissance ;
Pourrois-tu ne pas m'enchanter ?
Tu présidas à ma naissance.

A peine un doux bégayement
Dénoua ma langue sincère ;
Ma bouche, avec ravissement,
Prononça le nom de ma mère.

Plus un bienfaiteur fut discret,
En me prodiguant ses richesses,
Et moins je gardai le secret
De ses honorables largesses.

Mais, que dis-je ?... des bienfaiteurs !...
Il en est peu dans ce bas monde...
Des vertus lâches détracteurs !
C'est de vous que la terre abonde.

Vous répandez un noir poison
Sur la plus pure renommée,
Et dans son arrière-saison
Souvent elle meurt diffamée.

Socrate expira par vos coups ;
Socrate, ce dieu de la terre :
J'en pourrois citer parmi nous,
Qui, tels que lui.... je dois me taire.

Né chez un peuple généreux
Qui sur les rois a l'avantage,
Je suis libre ; pour être heureux
Peut-on souhaiter davantage ?

---

20 Prairial.

AU PEUPLE FRANÇAIS.

AIR : *Des Prêtres*

A COURBER les royales têtes
Ton valeureux bras réussit ;
Peuple Français, de tes conquêtes
Ma muse te doit le récit.
Elle choisit les instans calmes
Qu'amène le jour du repos,
Et veut, sur le front des héros,
Entremêler le myrte aux palmes.

Bon Peuple Français, considère
Quel sort attend tes ennemis ;
Vois le Piémontais et l'Ibère
Au fer de tes guerriers soumis.

Dugommier fait poser les armes
Au grand général Navarro (1),
Qui dit à tout : *cèmbenido*,
Et fuit avec ses fiers gendarmes.

Les Alpes ont vu tes armées,
Triomphant des monts d'Annibal,
Chasser les troupes alarmées
Que soudoyoit un ours royal.
Ne peut-on pas dire, à ta gloire,
Que des deux bouts de l'univers
S'entendent tes soldats divers
Pour se renvoyer la victoire ?

L'Anglais, qui se croit invincible,
Nous insultoit par sa fierté ;
Mais au Français tout est possible,
Il combat pour la liberté.
A la valeur républicaine,
L'Anglais oppose un bras peu sûr,
Peuple, viens voir son sang impur,
De Fleurus inonder la plaine.

Où donc est la troupe aguerrie,
Prête à foudroyer nos remparts,
Et qu'armoit contre la patrie,
Lambesc, l'assassin des vieillards ?

---

(1) Voyez la capitulation signée par le général espagnol Navarro et l'immortel général Dugommier.

Malgré tant de superbes têtes,
Nous prenons Ypre et Charleroi,
Et l'Escaut bouillonne d'effroi
Au bruit de ces grandes conquêtes.

L'orgueilleux aigle de l'Empire
N'a plus ni florins, ni ducats;
Après la victoire il soupire;
Mais pour vaincre il faut des soldats.
Du peuple en proie à la misère,
Il a révolté les esprits,
Et l'on triomphe dans Paris
Quand Ratisbonne délibère.

Peuple vaillant, Peuple sublime,
Poursuis et bientôt nous verrons
Victor Amédée à Solime (1),
Georges aux Petites-Maisons.
Et pour mieux honorer l'idole
Si chère à ces dieux d'opéra,
A la foire on promènera
Le grand Lama du capitole.

---

(1) Le roi de Sardaigne se dit roi de Jérusalem, ou Solime; et les rédacteurs du Moniteur ont observé ingénieusement, que bientôt il n'auroit plus que ce royaume pour asyle.

30 Prairial.

A NOS AÏEUX.

AIR : *A faire.*

SALUT, ô mânes de nos pères !
Souffrez que, dans un chant nouveau,
De nos jours désormais prospères,
Je vous esquisse le tableau.
Des rois, que la honte environne,
Dans les fers vous tenoient plongés,
Nous les avons chassés du trône :
Les tyrans ne sont plus, et vous êtes vengés.

Un prêtre-roi, qui persécute
Au nom de la divinité,
Avec terreur attend la chute
De son empire illimité.
C'est lui qui fit tomber la tête
Du vénérable Coligni ;
Fier de son horrible conquête
Le monstre vit encor (1), mais son règne est fini.

(1) Ces vers ont été composés trois ans avant la destruction de la papauté. D'ailleurs, ce n'est point Braschi que le poète désigne ici, ce n'est point tel ou tel pape en particulier, mais le pape en général.

Sur nos fronts voyez-vous paroître
La républicaine fierté ?
Ah ! que ne pouvez-vous renaître
Pour jouir de la liberté !
Que ne peut l'Achéron avare
Vous rendre un moment à nos vœux,
Où le Dieu puissant du Ténare,
Dans toute leur splendeur vous montrer vos neveux!

C'étoit peu de briser les chaînes
Où les tyrans vous avoient mis;
Nos soldats ont rougi les plaines
Du sang de nos vils ennemis.
Tressaillez, ombres paternelles,
Vos petits-fils sont triomphans,
Et la victoire, de ses ailes
Couvrira le berceau de vos derniers enfans.

Lorsqu'ils jouiront de leur gloire
Nous serons nous-même au tombeau;
Mais nous vivrons dans la mémoire
De ce peuple encor tout nouveau :
Et des demeures ténébreuses
Perçant les funèbres sentiers,
Au séjour des ombres heureuses
Nous irons vous offrir nos modestes lauriers.

10 Messidor.

FÊTE DE L'AGRICULTURE.

AIR: *Père de l'univers, suprême intelligence,*

SOURCE de tous les biens, utile Agriculture,
Bellone a, loin de nous, dispersé tes enfans;
Dans nos champs, où languit la féconde nature,
Flottent ses drapeaux triomphans.

Vois-tu ces toits fumans, ces campagnes désertes,
Ces décombres épars dans nos vastes cités?
Et le fier étranger qui, riche de nos pertes,
Insulte à nos calamités?

Esclave sous nos rois, et sujette aux caprices
Des esclaves soumis à leurs desseins pervers,
La corvée enchaînoit tes mâles exercices,
Et te chargeoit de tristes fers.

La dîme, aux doigts crochus, dévoroit ta substance:
Ennemi de tes jours, et maître du hameau,
Un pasteur prétendu, plongé dans l'abondance,
Vivoit aux dépens du troupeau.

Combien n'as-tu pas vu, dans nos bois, dans nos plaines,
De tyrans féodaux, armés d'un droit cruel,
Sur tes foibles enfans, qu'ils accabloient de chaînes,
Usurper le champ paternel?

Et quand leur cruauté feignant d'être assouvie,
A ton zèle, à tes soins donnoit quelque repos;
A tes noirs oppresseurs tu prodiguois la vie·
Et tu nourrissois tes bourreaux.

Tout est changé, reviens. Dans nos champs, dans nos villes
Sont tombés de tes droits les fiers usurpateurs;
Reviens, par ta présence, embellir les asyles
Des paisibles agriculteurs.

Tes enfans exilés dans leurs foyers rustiques,
Ne pouvoient autrefois siéger dans le sénat:
Ils expiroient au sein de leurs dieux domestiques,
Fuyant des cours le vain éclat.

Enfin, l'Egalité, déesse tutélaire,
Dans un plébéïen honorant les vertus,
Remet entre tes mains l'écharpe populaire
Dont se paroit Cincinnatus.

Reviens avec eux tous enrichir ta patrie,
Et rendre l'abondance à nos champs désolés:
Par Bellone en courroux, cette mère chérie
A vu tant de fils immolés.

Divine Agriculture, ainsi qu'aux bords du Tibre,
Tu seras parmi nous l'amour de tous les cœurs,
Et ton soc nourricier, sur une terre libre,
Roulera couronné de fleurs.

Viens redonner la vie aux champs de la Belgique,
Où dorment confondus les ossemens guerriers;
Et que, par tes labeurs, l'olive pacifique
S'élève à côté des lauriers.

20 Messidor.

AUX MARTYRS DE LA LIBERTÉ.

AIR : *Qui par fortune trouvera*

Vous dont la sombre royauté
Abhorre les images,
O Martyrs de la liberté !
Recevez nos hommages :
Voyez nos mains couvrir de fleurs
Vos urnes funéraires,
Et nos yeux arroser de pleurs
Le tombeau de nos frères.

De l'homme en défendant les droits,
A travers les tempêtes ;
Votre audace, au courroux des rois
A dérobé nos têtes.
Nous vivons, et vous n'êtes plus ;
O disgrace inouie !
Mais vous régnez par vos vertus
Sur notre ame attendrie.

Ainsi regrettant tour-à-tour
Nos morts les plus célèbres,
Je versois des larmes d'amour
Sur leurs urnes funèbres.

Une ombre m'apparoît soudain,
Dont la fierté me frappe,
Et ce discours républicain
De ses lèvres échappe :

La déesse du noir séjour
Ne fait grace à personne ;
Vois-tu sa faulx qui, chaque jour,
Sans s'arrêter moissonne ?
Un fleuve t'offre, dans ses eaux,
De la vie une image ;
Les flots sont suivis par les flots ;
Ainsi coule notre âge.

Chers amis, séchez donc vos pleurs
Et calmez vos alarmes ;
Puisque nous vivons dans vos cœurs,
A quoi servent vos larmes ?
Taisez-vous, soupirs douloureux
D'une mère chérie....
Ne meurt-on pas toujours heureux,
Quand c'est pour la patrie ?

---

30 Messidor.

LE RESPECT DES LOIX.

AIR : *A faire.*

AGE d'or si fameux, n'es-tu qu'une chimère ?
Des poètes vantés, de ton régne éphémère

Ont vainement tracé le séduisant tableau.
Jamais tu n'existas ; je vois la tromperie,
La lâche fourberie
Du monde, à son aurore assiéger le berceau.

De la propriété le démon parricide,
Arma les conquérans d'un poignard homicide ;
Il leur dit : Posséder est des biens le plus doux ;
Méprisez des humains la stérile tendresse,
Ce n'est que la richesse
Qui peut les faire un jour tomber à vos genoux.

Leurs soldats aussi-tôt, leurs troupes aguerries,
Promènent en tous lieux le flambeau des furies ;
Je vois l'agriculteur dans les larmes plongé ;
De ses fils qu'il embrasse, écrasés sur la pierre,
La mort clot la paupière,
Et pour quelques arpens le monde est ravagé.

Dracon parut alors, qui, par des loix cruelles,
Crut enchaîner des rois les fureurs criminelles,
Mais il ouvrit la route au barbare Attila.
Une loi, pour régner, ne doit être que juste :
La clémence d'Auguste
Triomphera toujours des rigueurs de Sylla.

Que j'aime mieux Solon ! Ainsi que le poète,
Le grand législateur des dieux est l'interprète :
Tel qu'Homère, Solon fut inspiré par eux.
Sur le trépied sacré voyez-le, en son ivresse,
Bienfaiteur de la Grèce,
Annuler de Dracon les décrets rigoureux.

Apollon lui disoit : De l'infâme adultère,
Du rapt séditieux il faut purger la terre ;
Il faut de l'homicide enchaîner les poignards ;
Il faut que le commerce embrasse les deux mondes,
Et qu'en dépit des ondes,
D'un lien fraternel s'enchaînent les beaux-arts.

Fais sur-tout respecter le malheur, la vieillesse ;
Que le père d'un fils soutenant la foiblesse,
L'élève sous ses yeux comme un tendre arbrisseau ;
Que le fils, à son tour, s'arme pour la défense
D'un père dans l'enfance,
Et lui sème de fleurs la route du tombeau.

Que la cendre des morts, ainsi que leur mémoire,
Arrivent chez Pluton avec toute leur gloire :
Loin d'elles tout discours, tout bruit calomnieux !
Malheur à l'insensé dont l'orgueil sacrilège
S'arroge un privilège
Qui blesse la nature et n'appartient qu'aux dieux.

Les dieux seuls ont le droit de juger sans entendre,
Les mortels qu'au tombeau leur ordre a fait descendre ;
Ils sont les souverains des peuples et des rois.
Mais quel homme a le droit de juger son semblable,
Quand la mort redoutable
Ravit à l'accusé l'usage de la voix ?

Ce qu'ordonne le dieu, le sage l'exécute ;
De l'état ébranlé, pour prévenir la chute,

Sur la base des mœurs il fonde son pouvoir.
Sans les mœurs point de loix ! nations immortelles
Que vous apprennent-elles ?
La route du bonheur est celle du devoir.

---

10 Thermidor.

HYMNE A LA LIBERTÉ.

AIR : *Jeunes amants cueillez des fleurs*

O LIBERTÉ, fille des cieux,
Reine du beau siècle d'Astrée,
De ses tyrans audacieux,
Par toi la France est délivrée.
Mais il est des tyrans encor
Prêts à nous déclarer la guerre ;
Et pour revoir le siècle d'or,
Il faut les bannir de la terre.

Pour louer tes décrets amis,
Quand le Français ouvre la bouche,
Ne vois-tu pas l'Anglais soumis
Aux loix d'un léopard farouche ?
Ce monstre pourroit tôt ou tard
Ravager la terre alarmée ;
Dans la gueule du léopard
Plonge ta main d'un glaive armée.

Tout mortel est épris de toi,
Tout mortel adore tes charmes,
Que tout mortel au nom de roi
Se lève et soudain vole aux armes.
Laisse tomber un œil d'amour
Sur Londres, Berlin, Vienne et Rome;
Ce qu'au monde est l'astre du jour,
La Liberté doit l'être à l'homme.

Jadis le riche Craterus (1),
Si j'en crois la vieille chronique,
Proposa d'amples revenus
A Diogène le cynique;
Il falloit quitter un pays
Où l'on suivoit ta loi sacrée;
Le sage, par un froid mépris,
Répond à l'offre inespérée.

Craterus, esclave d'un roi,
En portoit la honteuse marque;
Qui pourroit vivre sous sa loi
Et te quitter pour un monarque.
Grace a tes bienfaits précieux,
Paris devient une autre Athène;
O Liberté! fais qu'en tous lieux
Puisse voyager Diogène.

---

(1) Ce fait est raconté par Diogène Laërce, qui dit que ce Craterus étoit préfet d'Alexandre-le-Grand.

20 Thermidor.

A LA FOI CONJUGALE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

UNE colombe sensible
Avoit perdu son époux ;
D'un chasseur l'arc invisible
L'avoit percé de ses coups.
La veuve étoit jeune et belle ;
Tous les oiseaux d'alentour
S'enflammant soudain pour elle,
Viennent lui faire la cour.

A ses yeux, de son plumage
l'un étale la couleur ;
L'autre, par son doux ramage,
Veut consoler sa douleur :
Le moineau très-peu fidèle
Lui dit : Je suis des amans
Le plus vertueux modèle ;
Croyez à mes sentimens.

Le linot, d'une arriette
Lui siffle l'air gracieux,
Air que vivement répète
Le pinson mélodieux:
Le corbeau même a l'audace
D'entonner un vieux refrain,
Et lugubrement croasse
Pour lui demander sa main.

D'innombrables volatiles
Lui gazouillent en chorus:
« Tant de pleurs sont inutiles,
» Puisque votre époux n'est plus ».
Ah! de ma douleur mortelle
L'amour me fait une loi;
Il n'est plus pour vous, dit-elle,
Mais il vit encor pour moi.

Foi, qu'on nomme conjugale,
Malgré les cœurs corrompus,
Dans la couche nuptiale
Tu fais régner les vertus.
Et toi, colombe si tendre,
Puisse le siècle à venir,
Des mots que tu fais entendre
Garder le doux souvenir!

30 Thermidor.

A LA TENDRESSE MATERNELLE.

AIR : *Résiste-moi, belle Aspasie,*

DE la nature auteur suprême,
Que t'ai-je fait, Dieu tout-puissant,
Pour m'enlever un fils naissant,
Objet de ma tendresse extrême?
D'une longue stérilité
Il avoit réparé la honte;
C'est moi qui l'avois allaité,
C'est toi qui dois m'en rendre compte.

D'une couronne funéraire
Qui parera mes cheveux blancs,
Et quel appui, dans mes vieux ans,
Me rendra le sort moins contraire?
Quand moi-même dans le tombeau
Je me verrai prête à descendre,
Quelle main, d'un malheur nouveau,
Préservera ma froide cendre?

Viens calmer ma douleur amère,
O mon fils! viens sécher mes pleurs:
Sous le poids affreux des malheurs,
Assez long-temps gémit ta mère.

Vœux superflus ! cris impuissans !
A quoi bon percer les ténèbres? ...
Peut-il entendre mes accens
Du fond des abîmes funèbres?

C'est ainsi qu'une Sunamite (1)
De son fils pleuroit le trépas;
D'une mère dans ses éclats
La douleur n'a point de limite.
Un prophète, aimé du Seigneur,
Entend ses vœux et sa prière,
Et par l'aurore du bonheur
Frappe sa mourante paupière.

S'approchant du fils, il le touche,
Il le fixe d'un œil serein;
De la main il serre sa main,
Pose la bouche sur sa bouche.
O miracle avoué des cieux!
L'enfant renaît; son œil s'arrête,
Avec un souris gracieux,
Sur sa mère et sur le prophète.

Le voyez-vous dans son ivresse,
Qu'à peine je peux concevoir,
Passer du sombre désespoir
Aux doux transports de l'alégresse?
O touchante maternité,
Quel est ton ascendant suprême?

---

(1) J'ai tiré cet exemple de l'ancien testament, afin de diversifier les sujets; il renferme d'ailleurs une excellente morale.

Pour le peindre avec vérité,
Il faudroit l'éprouver soi-même.

Françaises qui versez des larmes
Sur vos fils morts au champ d'honneur,
Si quelque envoyé du Seigneur
Ne vient point calmer vos alarmes,
Ah! par d'inutiles efforts
Gardez-vous de ternir leur gloire;
Ces enfans que vous croyez morts,
Ressusciteront dans l'histoire.

Et toi, Tendresse maternelle,
Vertu chère à l'humanité,
Entends l'aimable Liberté,
Qui cherche un abri sous ton aile.
Elle te dit qu'au bon vieux temps,
La femme aux vertus aguerrie,
Ne pleuroit jamais ses enfans
Quand ils mouroient pour la patrie.

---

10 Fructidor.

FÊTE DE LA VIEILLESSE.

AIR : *Comment goûter quelque repos!*

DÉJA, sur mon front dépourvu
Des ornemens de la jeunesse,
La main de la froide vieillesse
A fait un ravage imprévu.

Trois fois quinze printemps, à peine,
Ont passé devant mes regards;
Monté sur ses coursiers hagards,
Le temps, aux sombres bords m'entraîne.

Mes blonds cheveux, par leur couleur,
Rivalisoient ceux de l'aurore :
Déjà mon front en voit éclore
Qui du lys passent la blancheur.
Dans mes yeux s'éclipse la flamme
Qu'amour y faisoit resplendir,
Et des pleurs viennent obscurcir
Ces tendres miroirs de mon ame.

Un démon se montre assidu,
Par je ne sais quel maléfice,
A sapper le frêle édifice
De mon débile individu.
Tyran, ton bras en vain m'atterre
Avant mon arrière-saison;
Tu peux détruire la maison
Mais non pas le propriétaire.

Et toi, vieillesse, ne crois pas
Altérer mon ame tranquille;
Au seuil de mon dernier asyle
Tu me fais marcher à grands pas,
Semblable au chantre du bocage,
Qu'un oiseleur, avant le temps,
Vient enlever au doux printemps,
Pour le plonger dans l'esclavage.

Qu'un autre redoute l'effet
De la colère qui te guide ;
Contre elle il me reste une égide ;
C'est le peu de bien que j'ai fait.
Choisi par un peuple sensible,
Pour établir la liberté,
Du despotisme, avec fierté,
J'ai bravé l'orgueil irascible.

Sur un code injuste, inhumain,
Je n'ai point fondé ma puissance ;
Et dans le sang de l'innocence
Jamais je n'ai trempé ma main.
Tels que les sénateurs de Rome,
Lorsque de vils Catilinas
Régnoient par les assassinats,
Je proclamai les droits de l'homme.

C'est ainsi qu'un législateur,
Eloigné du bruit et du monde,
Charmoit sa retraite profonde
Par cet hymne consolateur.
Pouvoit-il craindre la présence
De la mort si prompte à venir ?
Il conservoit le souvenir
De son active bienfaisance.

O vieillesse ! qu'à ton aspect,
Lorsque du bien, l'amour l'enflamme,
On sent pénétrer dans son ame
Et de tendresse et de respect !

Qu'elle nous paroît vénérable
La neige de tes longs cheveux !
Que, pour toi, l'on forme de vœux !
Que ta sagesse est desirable !

Mais qu'on méprise le vieillard
Qui suit une route contraire !
C'est un enfant nonagénaire,
Que le monde laisse à l'écart :
Pour lui tu n'es environnée
Que de soucis tumultueux ;
Qu'es-tu pour l'homme vertueux ?
Le soir d'une belle journée.

---

20 Fructidor.

HYMNE A LA POSTÉRITÉ.

AIR : *A faire.*

CHÈRE postérité, que verra bientôt naître
De nos jeunes enfans le regard paternel ;
Dans ce chant véridique apprends à nous connoître,
Ma muse te l'adresse au nom de l'Eternel.

Tu sais qu'avec les dieux délibère un poète ;
Qu'assis dans leurs conseils, qu'admis dans leurs festins,
Et, qu'enivré, par choix, de leurs faveurs secrètes,
Ils ouvrent devant lui le livre des destins.

Eh bien! ces dieux puissans vont parler par ma bouche;
Ils vont te révéler des secrets importans.
Vois-tu le vieux Saturne, avec son air farouche,
Qui déroule à mes yeux les registres du temps ?

Prêtez, race future, une oreille attentive;
La liberté sacrée a réclamé ses droits:
Elle a dit, et le peuple, en sa marche hâtive,
A foulé sous ses pieds la couronne des rois.

Elle a dit, et soudain affrontant les alarmes,
Nous n'avons respiré que l'amour des combats:
L'airain se fait entendre; on court, on vole aux armes;
Sous le dais fastueux tremblent les potentats.

De prolonger leur règne, ils perdent l'espérance,
Renonçant aux honneurs qu'ils ont trop attendus;
Ils s'arment à leur tour: l'Angleterre et la France
Tiennent, de l'univers, les regards suspendus.

La France est généreuse; aux éclats du tonnerre,
Elle offre, avec courage, un front calme et serein:
Elle aime le grand jour; la perfide Angleterre
Porte ses coups dans l'ombre, et retire la main.

Vingt rois, qu'elle soudoie, épousant sa querelle,
Vendent leur sang, leur gloire au lâche Léopard:
Ils croyoient la défendre, ils sont vaincus pour elle,
Et l'étendard français flotte de toute part.

Le voyez-vous planté d'une main aguerrie
Sur les monts d'Annibal étaler ses couleurs ?
Le roi Sarde en frémit, et, dans Alexandrie
Il court cacher sa honte et dévorer ses pleurs.

La victoire nous suit aux bords de la Moselle ;
Sur les rives du Rhin elle nous suit encor :
Des fiers républicains rien n'arrête le zèle,
Et le fer, en tout temps, a triomphé de l'or.

La superstition, qui te rendit esclave,
Sur tes foibles esprits régnera donc toujours !
Peuple de l'Ibérie, et toi, peuple Batave !
Voyez luire tous deux l'aurore des beaux jours.

Le Français, du bonheur vous apporte le gage ;
Vient-il vous subjuguer? non, mais vous affranchir.
Voulez-vous voir cesser votre double esclavage ?
Devant la loi qu'il aime il est temps de fléchir.

Cette loi, des tyrans a renversé le trône,
Fille de la nature et de l'égalité ;
Le respect l'accompagne, et l'amour l'environne :
Elle a, chez les humains, fondé la liberté.

Mais pour les obtenir, ces brillantes conquêtes,
Qu'il a fallu verser et de sang et de pleurs !
Sous le fer de la loi qu'il est tombé de têtes !
Et que de fronts encor voilés par les douleurs !

Quel horrible carnage a fondé notre gloire !
Quel deuil de tous côtés, et que de noirs tombeaux !
Vois la Seine et le Var, et le Rhône et la Loire,
Des cadavres flottans traîner les vils lambeaux.

Seule, tu jouiras des nombreux avantages
Qu'accorde un dieu propice aux peuples affranchis.
La plante du bonheur croît pour les derniers âges ;
Et c'est à nos dépens qu'ils seront enrichis.

Oui,

Oui, sous l'abri touchant des loix républicaines
Tu jouiras bientôt du plus parfait bonheur;
La paix, la douce paix vient détruire les haines,
Et du vil intérêt le charme suborneur.

Je vois de toute part l'utile agriculture
Avec profusion répandre ses faveurs,
Et sur le sol français aimé de la nature,
Les fruits pour te nourrir n'attendent pas les fleurs.

Du commerce et des arts les mains industrieuses
Travaillent à l'envi pour ta félicité,
Et sous l'ombrage épais des palmes glorieuses,
A côté de la loi siége l'égalité.

Plus de rang pour l'orgueil : le triple diadème
Espère vainement de se voir encensé :
Aux sens, à la raison parle l'Être Suprême :
Qui l'adore, est prudent; qui le nie, insensé.

Mais pour lui rendre hommage a-t-on besoin d'un prêtre?
Il se dévoile aux yeux de l'univers entier.
Ses autels sont par-tout, l'ouvrage du grand Être,
Assez éloquemment, annonce l'ouvrier.

Aux modernes décrets céde le vieil usage
Qui de l'humanité méconnut les appas,
Et des loix interprète un sénat juste et sage
Abolit pour jamais la peine du trépas.

Tous les biens sont communs, et tous les cœurs sincères,
La concorde succède à l'affreuse Erinnys,
Et cette déité change en peuple de frères
Du peuple souverain tous les membres unis.

30. Fructidor.

AU BONHEUR.

AIR : *Du jardin d'amour*

QUE fait l'homme quand la raison
Commence à luire à sa pensée ?
Et quand de sa jeune saison
Le trouble l'ardeur insensée ?

O bonheur ! tu viens l'obséder
Par un mouvement qui l'enflamme,
Au desir de te posséder
Jour et nuit il ouvre son ame.

Pour te saisir, avec transport
Des sens il poursuit les délices ;
La volupté, sœur de la mort,
Le condamne à mille supplices.

L'âge vient : la soif des honneurs
Le pousse vers le rang suprême,
Débarrassé de gouverneurs,
Il cherche à gouverner lui-même.

Y parvient-il ? rassasié
De pouvoir, d'encens et d'hommages,
Le malheureux ! qu'il fait pitié !
Il n'embrasse que des nuages.

Peut-être il sera plus heureux
Dans le tombeau prêt à descendre;
C'est l'or seul qui tente ses vœux,
De cet or le vois-tu dépendre ?

Le vois-tu courbé par l'effroi,
Pâlir sur sa vaine richesse ?
L'homme a beau courir après toi,
O bonheur ! tu le fuis sans cesse.

Parmi cent mouvemens divers,
Il ne peut trouver d'équilibre,
Libre, il veut rentrer dans les fers,
Esclave, il veut devenir libre.

Le ciel qui fait tout pour le bien
T'assigna pourtant un asyle,
Es-tu terrestre ? Aérien ?
Es-tu dans les champs ? à la ville ?

Hélas ! qui peut le deviner ?
A te desirer, te poursuivre,
Salomon a beau s'obstiner,
Salomon d'une erreur s'enivre.

J'ai tout vu, de tout j'ai goûté,
Croyez-en mon expérience ;
Tout, dit-il, n'est que vanité,
Le plaisir, l'or et la science.

ÉPILOGUE.

C'est ainsi que mes vers ennemis des tyrans,
Paroient la Liberté de couleurs poétiques,
Et d'Horace empruntoient les ailes pindariques,
Pour la faire adorer des peuples différens.

Exilé toutefois par un décret barbare,
Des cruels triumvirs que Thémis a frappés;
J'ai vu mes jours sereins d'ombres enveloppés,
Tout prêts à s'éclipser dans la nuit du Ténare.

Le glaive sur mon front demeuroit suspendu,
Quand le ciel est venu secourir l'innocence;
Tel autrefois des dieux éprouvant la puissance,
Le sage Simonide aux Muses fut rendu.

La crainte de la mort ne trouble point le sage,
Mes ennemis en vain me reprochoient les pleurs
Que m'ont de la patrie arraché les malheurs:
Par ma tranquillité j'ai conjuré l'orage.

Mon esprit habitant le céleste séjour,
Laissoit mon corps en proie à d'horribles tempêtes,
Et j'ai vu sans effroi toutes ces mille têtes,
Que faisoit Robespierre abattre chaque jour.

Sans effroi! qu'ai-je dit? on vit dans ce qu'on aime;
Et quand ce glaive affreux et toujours menaçant
Frappoit le criminel ainsi que l'innocent,
Pouvois-je me cacher mon désespoir extrême?

Toi, sage Beauharnais, dont les talens heureux
Te rendoient si célèbre à ton septième lustre,
Et toi, jeune Buffon, enfant d'un père illustre,
Ai-je pu sans douleur vous voir périr tous deux ?

Tous deux vous ne viviez que pour la république,
Pour elle vous brûliez de feux purs et constans ;
Et sur vos fronts ornés des graces du printemps,
S'est changée en cyprès la couronne civique.

Et-toi, que mon bonheur est de toujours aimer,
Femme tendre et sensible, ai-je pu sur ta tête
Voir sans terreur la foudre à tomber toute prête ?
Toi que même aujourd'hui mes vers n'osent nommer.

Ah ! malheur au mortel dont l'humeur irascible,
Confondant le civisme avec la cruauté,
Fait conduire à la mort les vertus, la beauté !
Est-on républicain si l'on n'est point sensible ?

Rempli de ces pensers, enfans religieux,
D'une muse peu faite aux horreurs du carnage,
Dans les forêts d'Avon (1) comme en pélérinage,
J'errois seul et tranquille en invoquant les dieux.

Abjurant des auteurs la règle surannée,
Aux lieux, aux mêmes lieux où siégèrent les rois,
Chantant la liberté, le triomphe des loix,
D'un cercle de vertus j'environnois l'année.

---

(1) Petite commune voisine de Fontainebleau, où l'auteur fut exilé pendant le règne de la terreur.

Que de fois cependant au milieu des forêts
Où j'allois promener ma muse vagabonde,
N'ai-je pas entendu, me croyant seul au monde,
De mes amis mourans retentir les regrets?

Un jour, étoit-ce un dieu qui fascinoit ma vue?
N'étoit-ce que l'effet d'une longue douleur?
Sanglante, le front morne et chargé de pâleur,
L'ombre de Beauharnais un jour m'est apparue.

Tu m'as connu, dit-il; témoin de ma fierté,
Quand le Peuple français dompta la tyrannie,
Tu vis contre les rois s'élever mon génie;
Tu m'entendis crier: LIBERTÉ! LIBERTÉ!

Eh bien! la calomnie au regard homicide,
M'accuse de tremper dans les plus noirs complots:
Et fils respectueux, étouffant mes sanglots,
Je suis prêt à mourir comme un fils parricide.

Moi trahir ma patrie!... Auteurs de ces discours,
Interrogez ma vie au sortir de l'enfance....
Moi! moi! qui des premiers m'armai pour sa défense;
Qui mille fois pour elle aurois donné mes jours!

Elle seule régnoit sur mon ame asservie;
Nul autre de ses loix ne fut plus amoureux:
Je ne m'en repens pas; mais qu'il est douloureux
De mourir par ses coups après l'avoir servie!

Je fus, il t'en souvient, sénateur et soldat;
Bellone tôt ou tard eût abrégé mon âge:

Cette mort, que méprise un homme de courage,
Sur l'échaffaud cruelle, est si douce au combat.

Un fils me reste, hélas! qu'il serve la patrie!
Qu'un ami (1) le conduise au sentier de l'honneur:
S'il revient triomphant il fera mon bonheur;
Et je me venge ainsi d'une mère chérie.

L'ombre disoit; et moi, rival respectueux
Des chantres de la Grèce aimés de la nature,
J'essayois de transmettre à la race future,
Les derniers sentimens d'un ami vertueux.

---

(1) Beauharnais, avant que de mourir, exigea que son fils partît pour l'armée avec le général Hoche, et se formât dans l'art des combats sous cet habile général.

FIN.

NOTA. *Cette troisième Édition a été réellement commencée en l'an 7, et voilà pourquoi il y a* en l'an 7 *au frontispice; mais des obstacles survenus pendant l'impression ont empêché qu'elle parût à l'époque désignée; ainsi elle n'a paru véritablement qu'en l'an 8, et c'est cette date qu'elle devroit porter.*

B. Guilhemat

De l'Imprimerie de GUILHEMAT, rue des Maçons-Sorbonne, N°. 411.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DES AMIS DE L'INSTRUCTION
XIIe
Arrondt